CONTES FAROUCHES,
PAR NEEL DOFF.

AUX ÉDITIONS PLEIN CHANT.

CONTES FAROUCHES NEEL DOFF

COLLECTION VOIX D'EN BAS

RENÉ BONNET
Contes & récits de la ville & de la campagne

PHILIPPE BOUQUET
La bêche & la plume
I. L'aventure du roman prolétarien suédois
II. Un matin de novembre (nouvelles traduites)
III. L'écrivain & la société (à paraître)

LUCIEN BOURGEOIS
L'ascension

RAYMOND CEUPPENS
Le retour du vivant

Littérature prolétarienne en Wallonie
par Jacques Cordier, Vital Broutout,
Hector Clara, Charles Nisolle.

NEEL DOFF
Contes farouches

FOLKE FRIDELL
Une semaine de péché
Traduit du suédois par Philippe Bouquet

ÉMILE GUILLAUMIN
Histoires bourbonnaises

ÉMILE GUILLAUMIN
Près du sol

JOSEF KJELLGREN
Je suis des milliers
Poèmes traduits du suédois par Philippe Bouquet

LUIS LANCINA
Histoires sans histoire

Couverture :
La buveuse d'absinthe,
d'après Félicien Rops.

MLA
31544

CONTES FAROUCHES

De Neel Doff

Jours de famine et de détresse. Fasquelle, 1911. Rééd. chez Pauvert (suivi de *Keetje* et *Keetje trottin*) et dans la collection «J'ai lu».

Contes farouches. Ollendorff, 1913.

Keetje. Ollendorff, 1919. Rééd. Labor, Bruxelles.

Keetje trottin. Crès, 1921.

Michel. Crès, 1922.

Angelinette. Crès, 1923.

Campine. Rieder, 1926.

Elva, suivi de Dans nos bruyères. Rieder, 1929.

Une fourmi ouvrière. Au Sans Pareil, 1935. Stock repris par Spartacus, Paris.

Quitter tout cela suivi de Au jour le jour. Éditions Entre Nous, Nemours, 1937.

Neel Doff

Contes farouches

Voix d'en bas

PLEIN CHANT

L'édition originale du présent ouvrage comportait, outre les contes repris ici, une longue nouvelle d'une inspiration et d'un ton très différents, *Lyse d'Adelmond,* que faute de place nous n'avons pu insérer dans notre édition.

© Plein Chant, 1981.
ISBN 2-85452-051-3

Neel Doff
(1858-1942)

Née en Hollande d'un garçon d'écurie et d'une dentellière qui eurent neuf enfants, Neel Doff connut dans son enfance et son adolescence une misère atroce, habitant dans des caves d'Amsterdam, ou des taudis d'Anvers et de Bruxelles, après que ses parents aient émigré en Belgique pour tenter d'échapper à la faim. Dès l'âge de huit ans, elle s'occupe à des petits métiers, à douze ans elle est commissionnaire, puis «trottin» chez une modiste. Elle est passionnée de lecture. Survient une période particulièrement difficile et trouble où il semble, si l'on s'en réfère à ses livres, qu'elle ait connu la prostitution, l'hôpital... Devenue modèle dans les ateliers de peinture, elle rencontrera un jeune intellectuel aisé féru de «sociologie», Fernand Brouez, fondateur d'une revue socialisante : *La Société Nouvelle.* Brouez va lui faire donner des leçons sur toutes sortes de matières qu'elle ignore, et même lui faire fréquenter le Conservatoire. Surtout, il va lui faire apprendre le français, langue qu'elle choisira bien des années après pour écrire ses livres. Enfin, il l'épousera, et ce sera un

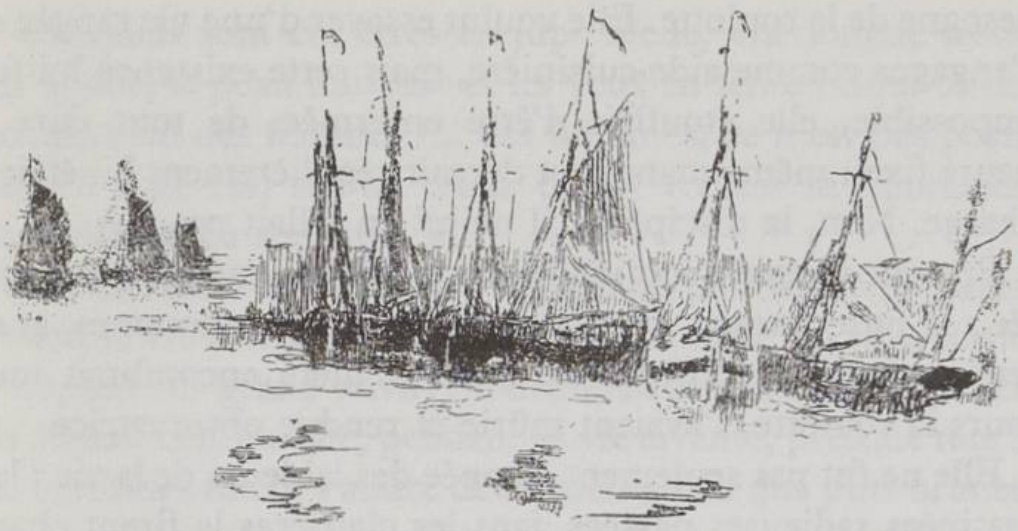
mariage d'amour. Mais Brouez devait disparaître prématurément, à 35 ans, atteint de paralysie générale. (Le conte intitulé *Un lapin* le met en scène, de toute évidence.) Neel Doff héritera de ses biens et se remariera plus tard avec un avocat d'Anvers, Paul Serigiers, par ailleurs « pilier de l'art contemporain ».

Neel Doff avait plus de cinquante ans lorsque, littéralement étouffée par la remontée de ses souvenirs, elle prit la plume pour transposer en des pages d'un réalisme à la fois brutal, poétique et dépouillé ses bouleversants *Jours de famine et de détresse* (1911) que Laurent Tailhade proposa vainement au prix Goncourt. Ce premier livre forme avec *Keetje* (1919) et *Keetje Trottin* (1921) une trilogie très largement autobiographique sur cette jeunesse ineffaçable. D'autres livres verront le jour, dont ces *Contes farouches* qui parurent en 1913, à travers lesquels elle donne une sorte d'anthologie de son œuvre, au tout début de son élaboration. *Angelinette* (1923), *Elva* (1929), *Une fourmi ouvrière* (1935), s'inscrivent dans la même veine, tandis que *Campine* (1926) ou *Quitter tout cela* (1937) recueillent davantage des pages de journal, des notations sur la nature de la vie quotidienne de ses dernières années. Mais quel que soit le mode adopté, ce sont toujours des moments d'elle-même qu'elle transpose, si bien qu'il y a parfois d'étranges recoupements d'un livre à l'autre dans son œuvre. C'est qu'à coup sûr, comme l'a dit Charles Péguy, cité par Marianne Pierson-Piérard dans son *Neel Doff par elle-même* (1964), « ceux qui échappent à la misère n'échappent pas à la mémoire de leur misère »...

Et personne n'a parlé de la misère comme Neel Doff : ce livre la fera découvrir dans les différents registres qu'elle utilisa à travers toute son œuvre pour exorciser son insoutenable enfance : on y trouvera des échos et des prolongements à ses

récits autobiographiques dans *Le Grelotteux, J'entre en condition, Un lapin;* on aura de très beaux exemples de son talent de romancière avec *Stientje* et *Abnégation,* longues nouvelles où le tragique de l'intrigue a pour décor un quotidien rude et âpre restitué avec une minutie d'ethnographe; *Le lupanar* révélera une fulgurante conteuse; *Un soir Mina...*, l'observatrice amusée des « mauvais lieux »; enfin, *Maria,* dans le ton d'*Une fourmi ouvrière,* présentera au lecteur la « bonne dame » que fut Neel Doff dans la partie heureuse de sa vie.

Ce livre fut le second qu'elle publia : on remarquera combien son style est étonnamment libre et direct et combien il continue à nous toucher profondément, plus de soixante-dix ans après la parution de l'ouvrage.



Stientje

I

C'était un sauvageon savoureux : blond fauve, la peau nacrée, le nez retroussé aux fines narines frémissantes, la bouche grande et fraîche aux dents superbes; des yeux bleus très ouverts, infiniment doux, mais qui avaient pris l'habitude de se baisser, sous la terreur de son enfance battue; de longues jambes fuselées, et des rondeurs qui commençaient à se marquer sous le corsage et dans la jupe; avec cela, un rire gamin ondulé. Sa frayeur des hommes qui l'avaient maltraitée et la jalousie soupçonneuse de sa mère l'avaient conservée physiquement intacte.

Sa vie s'était écoulée dans la roulotte et par les chemins : ils tressaient des paniers pour vivre et les vendaient le long des routes. Un des nombreux hommes de sa mère, trouvant la roulotte chaude et la mère pas trop mal, jeta la petite dehors. Elle avait seize ans et ne savait rien faire, que des paniers et la

besogne de la roulotte. Elle voulut essayer d'une vie rangée et s'engagea comme aide-cuisinière, mais cette existence lui fut impossible, elle étouffait d'être enfermée, de tout faire à heure fixe : même manger et dormir régulièrement lui était à charge. Non, la discipline, il ne lui en fallait pas...

Presque illettrée, son intelligence était cependant très éveillée : la lutte intense pour leur pauvre vie, les hommes, avec leurs mentalités différentes, dont sa mère encombrait toujours la roulotte, l'avaient mûrie et rendue observatrice.

Elle ne fut pas seulement frappée des laideurs de la vie : les matinées radieuses passées dans les clairières la firent chanter, et les soirées tièdes l'avaient rendue mélancolique et angoissée d'elle ne savait pas bien quoi.

Dans sa nouvelle condition, son caractère changea : elle eut de brusques colères, suivies de bouderies sans fin, où on la sentait ruminer toutes les calamités de son existence.

Pendant une de ces bouderies, elle descendit son baluchon et partit.

Elle se mit à errer par la ville maritime, sans savoir où aller ni que devenir; mais quoi... elle était libre, elle respirait, bien décidée à accepter n'importe quelle besogne, mais pas d'assujettissement.

En flânant, Stientje arriva à l'Escaut. Le chargement des navires et les grues qui vous enlevaient ça comme un rien, l'intéressèrent vivement. Les grues remontaient lentement de la cale, en décrivant un demi-cercle, des paquets de dix sacs, maintenus dans des hamacs de toile, et doucement les déposaient sur des wagons plats, où des débardeurs, aux mouvements souples et sûrs, les chargeaient sur le dos pour les porter plus loin. Quelquefois un sac crevait, et le café coulait depuis le navire jusqu'au wagon, où on le balayait en petits tas.

«Et quels sont ces êtres en jupe bleue, une longue tresse sur le dos, la peau huileuse et les yeux en fente ? Sont-ce des hommes ou des femmes ?... des hommes, ce n'est pas possible; en tout cas, si l'un d'eux devait vouloir m'embrasser, j'appellerais au secours... »

Elle continua sa flânerie en regardant, par-dessus les balustrades, la vie active sur les quais. Soudain elle s'arrêta, saisie.

Là, sur un grand navire, fourmillaient des êtres bigarrés. Ils étaient comme elle, pendant sa vie errante, presque toutes les femmes avaient l'allure de sa mère, bien que plus brunes; les hommes ressemblaient à ceux près de qui s'était passée son enfance. Ils se trouvaient entassés sur le pont, assis sur des paquets de hardes, ou à même le plancher; une innombrable marmaille grouillait autour d'eux. Des femmes émaciées, un mouchoir blanc sur la tête, à jupes brunes ou violettes, les épaules entourées de couvertures, allaitaient des enfants; d'autres, debout, dans un balancement cadencé, apaisaient des nourrissons piaillants; d'autres encore, assises, penchées sur les petits couchés dans leurs girons, leur faisaient des risettes en les chatouillant, et les embrassaient à pleine bouche : elles avaient cet air résigné de la bête de somme qui ne sent presque plus les coups. Des fillettes, pieds nus, dépeignées, lavaient les loques dans des baquets d'eau sale; les gamins avaient une dégaine de petits hommes, dans leurs pantalons trop longs et avec leurs chapeaux trop grands. Tous étaient jaunes et anémiés; les hommes seuls, râblés et assez bien découpés.

Ceux-là sans doute, comme ils font tous, ont gardé le plus clair de leur gain pour eux, la femme et les enfants devant se contenter du surplus... »

Ces hommes étaient cependant doux avec leurs petits. Un ménage croupissait en tas sur le pont : l'homme épouillait

une fillette; un autre assis derrière lui, de l'index, le guidait parmi les cheveux dorés, et les énormes mains bronzées du père fouillaient la petite tête pâle et confiante, renversée contre sa poitrine. Les femmes se grattaient outrageusement : elles lui rappelaient sa mère, toujours sale et dépenaillée. «J'avais beau me peigner : cela ne servait à rien, elle me les passait... »

C'était l'heure du goûter : une foule enhaillonnée dans des étoffes bariolées de couleurs éteintes, encombrait l'entrée d'un office; on distribuait des petites marmites de fer blanc, remplies d'un liquide chaud. Ils buvaient à même le pot, les femmes y trempaient du pain, et, après l'avoir attiédi dans leur bouche, en donnaient, à la cuiller, à leurs mioches.

Stientje avait entendu parler d'émigrants : «C'était ça ! Ah ! misère... »

Ses yeux errants tombèrent sur un bambin joufflu, blond, frais, au large rire, qui mangeait dans une petite marmite, avec une cuiller, sa gorge se serra... pourquoi ?

«Ah ! mon Dieu, on dirait Jantje ! mon petit Jantje !... »

Les yeux obscurcis par les larmes, elle revécut cet épisode navrant, où elle avait perdu le seul être qu'elle eût vraiment aimé.

II

Un homme à sa mère s'était installé dans la roulotte avec un garçonnet de quatre ans, Jantje. Pendant qu'elle lavait leurs hardes, le petit s'assit devant elle sur une souche, et ils causèrent. Son père s'étant approché, il lui dit :

— Tu sais, père, j'aime aussi Stienje, elle est très bien...

Et il avait hoché sa petite tête d'un air entendu.

Les jours où son père lui faisait peur, il se réfugiait près d'elle; et quand, après les premières amours, l'homme et la femme en vinrent à se cogner et à faire résonner le bois et les bruyères de leurs clameurs d'ivrognes, Stienje et Jantje, collés l'un contre l'autre, passaient la nuit dans un panier, sous la roulotte : ils n'avaient, pendant ces nuits de terreur, qu'à être ensemble et à sentir la langue du chien leur torcher la figure par-dessus le panier, pour avoir moins peur.

Ah ! comme elle l'avait aimé, ce petit bonhomme au large front bombé, au nez sensuellement épaté, aux yeux bleus rejetant la lumière, et dont le rire cascadé vous donnait chaud au cœur... Ses petites jambes torses surtout l'avaient émue, parce que, quand il voulait sauter de joie, il ne parvenait pas à les soulever de terre... Et son pauvre ventre ballonné le faisait déjà souffrir, lorsqu'il avait mangé du pain pas assez cuit...

Le bonheur de Stientje fut de le bichonner, de l'attifer les dimanches, et d'aller à la messe avec lui si la roulotte se trouvait près d'un village.

Et combien de fois, les jours de famine, le prenant par la main, n'avait-elle pas mendié dans les fermes pour son petit frère... Et quand il grelottait la fièvre, que tout son maigre corps en était secoué, elle le faisait s'accroupir derrière le poêle jusqu'à ce que l'accès chaud commençât; alors elle le couchait dans le lit de sa mère. Après la crise, le petit n'étant plus qu'une chiffe molle, elle lui donnait du lait chaud sucré et le berçait sur ses genoux; elle inventait des histoires comme elle en avait lu, une fois, sur une image trouvée le long d'une route.

*

La princesse avait de longues boucles noires, et une plume de paon piquée droit sur la tête; sa robe était ample, comme celle des vierges des petites chapelles au coin des bois; elle habitait une roulotte dorée, ne mangeait que des omelettes au lard, et ne buvait que de la bière d'orge avec beaucoup de sucre.

Est-ce qu'elle avait un chien ?

Ah oui ! un chien à longs poils blancs, ainsi qu'un bouc : il était grand comme un veau, avec une queue faisant cerceau et frétillant toujours d'aise, parce que la princesse lui donnait les croûtes de pain et la couenne de lard.

Et quand la princesse allait au marché acheter des choux et des pommes de terre, c'était lui qui portait le panier, et il grognait et montrait les dents, si les marchandes ne voulaient pas faire la réduction que la princesse exigeait...

*

Un jour, après que Stientje eut fini de raconter, le petit se tut un instant, puis il dit :

— Je voudrais avoir un chat.

— Un chat ? Nous en avons eu un, mais il est parti.

«Avant, il y a longtemps, il existait de très grands chats avec des bottes à leurs pattes : quand leurs maîtres se trouvaient dans l'embarras, ils mentaient, trompaient et assassinaient pour leur venir en aide et en faire des riches.

— Des chats avec des bottes ? Comment marchaient-ils ?

— Sur les pattes de derrière, et ils se servaient de celles de devant, comme nous de nos bras.

Jantje réfléchit un instant :

— Je voudrais avoir un chat avec des bottes...

— Pour quoi faire ?

— Je monterais sur son dos et je le ferais galoper dans les marais, après les canards... ou nous grimperions dans les sapins et sauterions d'arbre en arbre, comme des écureuils.

— Oui, ce serait amusant, mais je préfère qu'il n'en existe plus, j'aurais peur. Un grand chat ainsi, c'est comme un homme : ton père le tourmenterait, puis ils iraient se soûler ensemble. Au retour, il serait mauvais : il nous donnerait des coups de botte et nous déchirerait avec ses griffes. J'aime mieux être à nous deux, rien qu'à nous deux...

Et elle avait embrassé longuement l'enfant, en l'entourant e ses bras.

Il s'endormit.

*

Comme sa mère et l'homme ne rentraient pas, elle était restée là, tenant le petit endormi sur ses genoux, envahie par un tiède sentiment de bonheur.

Alors elle s'était remémoré les jours passés, et elle avait revécu, comme dans une fantasmagorie, un des plus heureux moments de sa vie.

Un soir de Noël, dans un village de la Campine, une jeune fille avait monté chez elle un arbre de Noël pour les enfants. Stienje et Jantje étaient devant la fenêtre embuée, essayant de voir à l'intérieur. Ils aperçurent une grande ombre, où des pointes de lumière dansaient, et sur une longue table des objets indistincts, puis des enfants qui entraient processionnellement et allaient s'asseoir autour de la salle. Deux silhouettes de femmes, l'une à chevelure blanche, l'autre noire, se mouvaient le long de la table, prenant des objets et les distribuant.

La silhouette noire s'approcha de la croisée, frotta la buée, et voyant Stientje, qui tenait Jantje debout contre la fenêtre, elle monta la guillotine et dit :

— Mais entrez donc, entrez donc...

Ils ne se le firent pas répéter.

Dès la porte, on se serait cru chez un pâtissier, tant cela sentait bon les gaufres et les oranges... Jantje fut si ébloui qu'il se cramponna à Stienje, mais il y avait de quoi !...

Un grand sapin était là, illuminé de mille petites bougies, rouges, bleues, vertes, jaunes... et la neige sur l'arbre ne fondait pas... des aunes de perles d'or enfilées enguirlandaient les branches; des pommes d'argent se balançaient au bout de petits rubans de toutes couleurs, et un enroulement de gaze bleu clair serpentait du haut en bas de l'arbre; des «speculaus» accrochés aux branches les faisaient se pencher.

Mais les autres bonnes choses se trouvaient sur la table : des boîtes remplies de bonbons, des gaufres, des paniers avec des oranges, et là, à l'autre bout, des joujoux.

La jeune fille aux cheveux noirs leur donna leur part de friandises, puis, très affairée, elle alla chercher les enfants et les fit choisir parmi les joujoux : les garçons prirent presque tous des billes, et les filles, des osselets.

Quand elle invita Stientje et Jantje à faire leur choix, Stientje s'arrêta devant un petit collier de verroterie bleue, et regardant la jeune fille, pour voir si ce n'était pas trop vouloir cela, elle eut la joie de lui entendre dire :

— Oui, prenez-le, je vais vous le mettre au cou.

Puis, de ses fines mains, la demoiselle lui attacha le collier... et comme elle sentait bon, et comme elle parlait bien le patois...

Jantje prit une trompette et tout de suite fit un vacarme de tempête.

Les enfants se levèrent, et la jeune fille les fit chanter un chant du petit Jésus et de sa crèche. Elle chanta elle-même autant qu'elle put, en balançant sa tête brune sur son long cou mince et en battant la mesure d'un doigt fuselé... Stientje ne savait pas chanter de chansons convenables, comme on en apprend à l'école...

La demoiselle demanda ensuite si tous étaient contents et, sur un oui assourdissant, l'on partit.

Dans la rue noire du village les langues se délièrent, et la joie et les rires allèrent leur train. Mais des grands houspillèrent Stientje et Jantje, en demandant comment eux, les vagabonds, avaient osé venir à leur fête pour se faire donner des joujoux...

Apeurés, ils se hâtèrent vers la roulotte et s'y enfermèrent : les parents étaient en vadrouille au village.

— Nous allons fêter la Noël à nous deux, dit Stientje, avec les bonnes choses qu'on nous a données.

Elle mit de l'eau bouillir, exprima le jus des oranges dans une tasse, versa du genièvre qu'il y avait toujours à la maison, ajouta du sucre et l'eau chaude, et ayant étalé en rond sur une assiette les « speculaus » avec les dragées au milieu, ils s'assirent à table et se régalèrent.

— Je voudrais aussi te donner quelque chose, fit Jantje... Veux-tu souffler dans ma trompette ?

— Non, ne faisons pas de bruit : il y a des soûlards par les chemins...

Il grimpa sur les genoux de Stientje et câlina ses joues contre les siennes.

Ils burent, à la même tasse, le grog chaud... Bientôt la roulotte se mit à balancer, les yeux de Jantje s'agrandirent. Stientje le serra contre elle, riant de ce plancher qui les faisait

monter, puis descendre en des plongeons, comme sur les cochons dorés du grand carrousel de Montaigu.

Tous deux s'endormirent, la tête sur la table, entendant les voix des enfants qui chantaient des chants du petit Jésus, et dans le lointain, les voix rauques des parents qui revenaient ivres, en vociférant des chants obscènes.

*

Comme elle avait quatorze ans et savait que les amours de sa mère ne faisaient jamais long feu, elle fut prise de peur que l'homme ne partît avec Jantje. Et malgré sa répugnance pour lui, elle devint prévenante et l'appela «père». Elle lui dit d'épouser sa mère; que, quant à elle, elle l'aimait beaucoup et voulait que lui et Jantje ne les quittassent jamais.

Il avait semblé attendri, s'était élancé vers elle, et avait voulu la porter sur le lit. À ses cris, sa mère accourut, et une bataille hideuse s'ensuivit, qui avait fait s'enfuir les deux enfants, pour toute la nuit, dans les bruyères. Dès ce jour, elle sentit qu'elle perdrait Jantje, et les rêves les plus fous l'obsédaient pour le conserver.

Une après-midi de dimanche, ils entendirent au loin, dans les bois, les hurlements des deux ivrognes qui revenaient du village; les petits se cachèrent sous la roulotte.

L'homme criait :

— Où est-il, mon jeune, que je l'emporte...

Il alla droit au panier, en tira Jantje par les jambes, et le plantant rudement sur le sol :

— Hôôô ! viens ! finie la vie de seigneur ! si tu bouges, je t'étrangle comme un lapin... Ce soir, nous coucherons à Merxplas*.

* Dépôt de mendicité.

Quand il partit avec l'enfant, plus mort que vif, Stientje s'accrocha à lui.

— Lâche, nom de Dieu !... tu ne veux pas ?...

Un coup de pied la fit voler à deux mètres. L'homme empoigna le petit et l'entraîna... La mère riait ignominieusement.

*

Pendant six mois, Stientje fut blanche comme une morte; ses cheveux tombèrent, ses jambes à la fin se dérobaient sous elle, de faiblesse.

Puis, un matin, elle s'était réveillée, inondée de sang, et à partir de ce moment ses couleurs revinrent, ses cheveux repoussèrent, plus opulents que jamais. Une délicate toison de frisettes rousses lui venait au déclin du ventre : elle en rougissait comme d'une honte. Sa poitrine de gamine se bombait de deux menus seins qui, au moindre frôlement, s'érigeaient en une volupté engourdissante, qui lui descendait le long de l'échine. Fière, frissonnante, elle redressait le cou, cambrait la taille, dans un élancement d'arbrisseau sauvage. Parfois il lui venait encore cette boule dans la gorge, quand elle songeait au petit; mais, malgré elle, elle chantait et sautait, comme au seuil d'une vie enchantée.

III

Stientje venait de revivre tout cela, en voyant ce petit garçon d'émigrant, et elle avait beaucoup de peine à ne pas sangloter là, devant tout le monde.

Comme elle aurait voulu s'embarquer sur ce bateau, et partir avec ceux dont elle se savait proche... Elle se sentit si

navrée, si éperdue, seule dans la rue, sans gîte et sans argent, cela l'angoissait tellement, maintenant qu'elle réfléchissait, que, tout engourdie, elle s'effondra sur un banc.

Un homme, à côté d'elle, lui poussa le coude et, clignant des yeux, lui fit signe de le suivre. Il la conduisit, en la précédant, dans une mansarde qu'il louait pour ces sortes d'escapades. Elle se montra docile jusqu'au bout.

La beauté de ce jeune corps souple et à peine éclos, échappait à ce lourd Flamand; mais il fut étonné de la trouver vierge, et enchanté de l'aubaine.

Il demanda à la revoir, ce qu'elle faisait, où elle habitait.

Quand elle eut répondu qu'elle n'avait pas de demeure, il lui offrit de rester dans la mansarde, et dit qu'elle aurait de ses nouvelles; il lui laissa dix francs.

Une fois seule, elle respira, regarda autour d'elle, en disant : «je suis chez moi...»

Une grande reconnaissance lui vint pour cet homme. Au surplus, elle pensait très peu à ce qui venait de lui arriver : dans les foires, les filles des autres forains y avaient passé bien plus jeunes qu'elle... Puis elle se mit à nettoyer, à ranger la mansarde et à se bichonner.

L'homme revint le jour suivant, accompagné d'un ami. Il expliqua qu'ils étaient deux copains, et que, si elle voulait, ils l'entretiendraient et viendraient, tour à tour, lui rendre visite.

Elle resta un moment abasourdie, en pensant que c'était pire encore que chez sa mère. Comment était-il possible ? Ces hommes semblaient respectables, bien soignés... Elle s'imaginait qu'il n'y avait que les voyous pour être aussi impudents.

Leurs yeux de Flamands madrés prenaient une expression papelarde, afin de mieux la rouler. Elle comprit vite qu'ils abu-

saient de son ignorance pour l'avoir au rabais; néanmoins acculée, elle accepta. Ils convinrent qu'elle recevrait de chacun cinquante francs par mois, mais qu'elle ne les tromperait pas.

Alors commença pour elle une vie idéale : les grasses matinées au lit, le rangement de la mansarde... Après, elle se pomponnait, puis les longues flâneries aux bassins, à la terrasse, et les excursions de l'autre côté de l'eau, à Sainte-Anne, où elle dînait d'un plat de moules; et pas de contrainte, rien de réglé, un vagabondage de tous les instants, avec de l'argent en poche...

Elle avait promis de ne pas les tromper : elle tint parole, mais elle n'avait plus aucune reconnaissance, sentant bien qu'elle payait comptant. Toutefois il était dans sa nature d'être avenante et soumise à toutes les exigences des mâles.

IV

Quand Stientje connut un peu les aîtres de la maison, elle sut qu'une femme d'une trentaine d'années occupait, avec une fillette, la mansarde à côté de la sienne. La femme partait tous les soirs, en enfermant l'enfant dans la chambre.

Une nuit, Stientje fut réveillée par la petite, qui criait d'une voix affolée :

— Spectre, va-t-en, je ne le ferai plus.

Elle se leva, alla à la porte de la voisine, et dit à la fillette d'être sage et de dormir; mais l'enfant cria plus fort. Stientje prit la clef de sa chambre, l'essaya dans la serrure, et la porte s'ouvrit.

La pièce était éclairée par la lune; la petite debout sur le lit, se tenait collée contre la cloison. Elle la prit à bras-le-corps et l'embrassa.

— De quoi as-tu peur, fifi ?

— Là, là, les spectres... répondit l'enfant en montrant le mur.

Les cheminées de la maison d'en face jetaient leur ombre, en d'affreuses silhouettes, sur le mur de la chambre, et le rideau remué par le vent les faisait danser.

— Allons, petite fille, ce sont les cheminées.

Elle la porta sur ses bras jusqu'à la fenêtre, pour les lui montrer; elle ferma le rideau, et les silhouettes disparurent. Mais la fillette ne se calmait point. Alors Stientje alla chercher sa lampe; elle coucha l'enfant, et l'ayant recouverte, s'assit sur le lit et lui parla :

— Pourquoi es-tu si peureuse ?

— Quand «mâ» a été soûle, et qu'elle a dû beaucoup travailler, elle me bat, si je bouge, et alors j'ai peur la nuit.

— Pourquoi part-elle le soir, ta «Mâ» ?

— «Mâ» est demoiselle de nuit au «Château de Verre».

Stientje ne comprit pas, mais n'osa insister.

Elle dit à la petite d'être sage, qu'elle lui donnerait une poupée, et de frapper sur la cloison si elle avait encore peur.

— Je dors à côté, vois-tu, et je te parlerai à travers la cloison.

Cela parut beaucoup amuser l'enfant.

— Quel âge as-tu ?

— Sept ans.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Joke.

— Eh bien, Joke, je vais dans mon lit et nous causerons.

Quand elle fut couchée, elle frappa contre le mur.

— Joke, tu m'entends ?

— Oui, mademoiselle.

— Je m'appelle Stientje : dis «Stientje», et demain nous jouerons ensemble.

— Tu m'as promis une poupée.

— Ah ! petite luronne, tu as retenu cela.

— Oui, mais je ferai tes commissions : je sais très bien faire les commissions.

— Et nous serons des amies, Joke.

— Oui, Stientje.

— Je t'embrasse, Joke.

— Moi aussi, Stientje.

Et elle entendit la petite donner un gros baiser contre la cloison.

Toutes deux éclatèrent de rire et peu après s'endormaient.

*

Le lendemain, Joke vint demander à Stientje si elle ne voudrait pas venir auprès de sa mère qui était indisposée. Elle y alla. La femme était couchée; elle avait la figure marbrée de plaques rouges, les yeux bleus aux lourdes paupières plombées, et les cheveux blonds poudrés, ce qui sembla baroque à Stienje.

— Vous êtes venue voir ma fille... fit-elle, d'une voix voilée. Les clefs vont ici sur toutes les portes : heureusement qu'on est d'honnêtes gens... Ma fille est très peureuse : au lieu de dormir, elle dérange les voisins pour des riens.

— Elle est encore si petite pour rester seule la nuit.

— Que voulez-vous ? je n'ai pas votre chance d'avoir deux amis sérieux : là où je suis, il ne faut pas bouder à la besogne... Vous regardez mes cheveux ?... À la maison, je suis costumée en Marie-Antoinette, cela demande de la poudre, à ce qu'il paraît... c'est un costume embêtant : raide, avec des paniers, des nœuds, et des fanfreluches partout; il me va très bien... Heureusement que je suis nue en dessous,

sinon il n'y aurait pas moyen de s'en dépêtrer, et avec l'impatience des hommes...

Stientje ne comprit rien à ce galimatias.

— Cette enfant me tue... il n'y a pas un congrès, pas un banquet d'ouverture d'exposition, pas une conférence en ville sans que toute la bande de ces messieurs échoue chez nous : alors il faut danser, boire, et la suite... Le matin, quand je rentre ici à moitié tuée, je dois m'occuper de la gosse au lieu de pouvoir dormir.

Stientje avait saisi; elle réfléchit un instant :

— Savez-vous quoi ? je n'ai rien à faire le matin, mes hommes viennent l'après-midi; la petite pourrait prendre le café avec moi, avant d'aller à l'école, et vous dormiriez.

— Ah ! mon dieu, merci ! j'accepte, car je sens que j'y laisserai ma peau, comme j'y ai déjà laissé ma santé; mais que faire une fois qu'on y est ?...

*

C'était surtout le soir, quand Stientje et Joke étaient couchées, chacune dans son lit, la cloison entre elles, qu'elles se parlaient et se sentaient intimes.

— Tu dors, Stientje ?

— Non, Joke.

— Les cheminées dansent sur les murs, mais je n'ai plus peur.

— Voilà une grande fille... demain je te donnerai du pain d'épices avec ton déjeuner.

— Je cirerai tes bottines en rentrant de l'école.

— Je t'embrasse, Joke.

— Tu es bien plus jolie que « mâ »...

— Dors, Joke.

— Je ne veux pas dormir... Mon oncle Jean dit aussi que tu es jolie.

— Que fait-il, ton oncle Jean ?

— Il navigue... L'homme de tante Nette navigue aussi, et celui de tante Rose est voleur.

— Dors, Joke.

— Est-ce que tu ne pourrais pas devenir ma maman ?

— Dors, Joke.

— Je dors, Stientje.

*

Elle connut également Mme Coco, qui était dans ses meubles et occupait une chambre au premier : une toute jeune femme blond filasse, la chair blanche et rose comme de la pâte à petits gâteaux incuite. En faisant son ménage, elle portait toujours son bébé sur les bras : un adorable enfant couleur ocre, aux cheveux châtains crêpés, avec de longues petites mains aux doigts minces. Il gazouillait en flamand, d'une voix de chaton qui miaule.

L'homme, Coco, était un grand nègre qui se roulait sur le plancher avec son gosse : celui-ci rampait sur lui, en des gestes souples et hardis de jeune animal. Coco gloussait de bonheur quand il était près de son enfant.

Les jours qu'il était à terre, le ménage sortait beaucoup avec le bébé, et l'ahurissement des passants les flattait prodigieusement : ils l'acceptaient comme de l'admiration pour la beauté de leur enfant, et, tout fiers, lui faisaient faire des risettes et envoyer des baisers de ses petites mains brunes.

Pendant que son homme naviguait, la jeune femme invitait Stientje à venir prendre le café; mais dès qu'il était à la maison, elle fermait vite la porte quand elle entendait Stientje

descendre, la crainte qu'il ne s'établisse une familiarité avec son Coco.

Stientje les aimait bien, parce qu'ils s'adoraient; cependant la méfiance de la voisine la froissait : les hommes des autres, il ne lui en fallait pas, et encore moins un nègre...

« Ses amis sont mariés, c'est vrai, mais ceux-là ne comptent pas... ce ne sont pas des gens comme elle... il faut bien vivre... »

V

Une lassitude cependant la prit de ces deux hommes pas jeunes, qui venaient chacun deux fois par semaine et, depuis les premiers arrangements, évitaient de se rencontrer, par bienséance bourgeoise, mais qui se révélaient satyres dans l'intimité et à jour fixe.

Elle avait des langueurs : alors la ville l'ennuyait...

Durant ses longues solitudes, elle rêvait d'écureuils, qu'elle pourchassait avec le chien et la roulotte et qui nageaient là-haut, en ondulant de sapin en sapin, ou bien de taupes qu'il déterrait avec elle : elle entendait les petits cris de détresse des taupes, qu'ils torturaient à mort parce que ce sont de sales bêtes.

Elle était obsédée par l'odeur délicieuse d'une friture de cuisses de grenouilles. Elle les attrapait dans une mare, et, d'une entaille, faisait sauter l'arrière-train, rejetant l'autre moitié du corps, pantelante, dans la bourbe.

Le goût des mûres cueillies le long des haies lui revenait, rafraîchissant, dans la bouche.

Et, au mois de septembre, les toiles d'araignées emperlées de rosée... elle souriait en pensant que, petite fille, elle s'était

extasiée devant ces choses, qu'elle avait appelé sa mère pour lui demander si l'on ne pourrait pas fixer ces perles sur les fils, parce que cela ferait une très jolie résille pour ses cheveux... Sa mère l'avait traitée d'imbécile, en donnant des coups de pied dans les toiles... Depuis, Stientje en avait fait autant, et elle écrasait les araignées sous ses sabots. Le curé ne disait-il pas que Dieu a mis dans le monde toutes ces bêtes qui nous obsèdent pour empêcher l'homme de se croiser les bras ? Alors c'est Dieu lui-même qui commande de les détruire, et, en maraudant, elle ne s'en faisait pas faute : elle arrachait les pattes aux sauterelles, qui lui grimpaient le long des jambes...

Et les hannetons donc, qui au printemps allaient jusqu'à envahir la roulotte... Un soir de mai que celle-ci se trouvait près d'un grand chêne, des myriades de hannetons étaient entrés par la lucarne; la lune éclairait la paillasse, et Jantje avait ri parce que les hannetons le chatouillaient, en ronflant autour de sa tête et de ses fesses nues...

Un matin qu'ils étaient inondés de soleil sur leur couche, un essaim d'abeilles avait obscurci la fenêtre; une partie s'étaient répandues dans la roulotte; Jantje et Stientje s'étaient cachés sous les couvertures, pour ne pas être piqués; le bourdonnement atténué leur avait fait l'impression de prières de pèlerins s'éloignant dans les bruyères... Des bouffées de parfums lui revenaient tout frais dans les narines comme alors; elle sentait la tiédeur du lit, et les petites cuisses lisses de Jantje l'effleurer en un contact satiné...

Et les soirs de juin, l'odeur des chèvrefeuilles vous soûlait.

Et les hivers... ! quand la roulotte était embourbée dans la neige et qu'il fallait chercher du renfort pour la dégager, tous se mettaient de la partie : un homme, et le chien qui aboyait, comme mis en joie, s'y attelaient; elle et sa mère poussaient

aux roues, et allez donc, un bon effort, et ça y est... là-dessus une large rasade, et l'on se sentait revigoré par l'air piquant et le travail.

Comment avait-elle pu quitter cette vie ?... c'est en voyant une cuisinière au tablier blanc que le désir l'avait prise d'être aussi propre et aussi bien attifée... Sa mère ?... elle y pensait avec peu de tendresse... «J'ai toujours été rouée de coups, surtout depuis que je suis grande et qu'elle craignait que je lui prenne ses hommes.»

Les hommes... peuh ! ce n'était pas son affaire, elle ne comprenait rien à leurs extases amoureuses, et leurs figures de maniaques, pendant les rapprochements, l'effrayaient toujours un peu.

«Et quand je lui ai demandé pourquoi je n'avais pas de père, quelle sortie elle m'a faite...

«— Un père, des gens comme nous n'ont jamais les deux à la fois, c'est bon pour les riches.

«— Mais, dans la ferme, au bas de la route, il y a à midi, autour de la table, le père et la mère avec les enfants : c'est beaucoup plus gentil... Ils ne sont pas riches, ceux-là.

«— Mais si, ils ont la ferme, des vaches, des cochons et des terres. Nous n'avons que la roulotte qui s'écroulera un de ces jours, tant elle est vieille : elle me vient de ma grand-mère. Celle-là non plus n'a pas donné de père à ma mère; moi, également, je n'en ai pas eu. Nous, grosse bête, on nous culbute dans les fossés ou les clairières; puis bonsoir, ni vu ni connu...

«En effet, Jantje, lui, n'avait pas de mère.»

VI

Un matin la voisine, en costume de ville, vint demander à Stientje si la petite ne pourrait pas dîner chez elle.

— Je dois me rendre à la visite; après, je voudrais aller chez ma sœur.

Stientje acquiesça. Joke fut hors d'elle, de joie, en rentrant de l'école.

Stientje prit très au sérieux son rôle de gardienne : elle lava la petite, refit le nœud de ses cheveux avant de l'envoyer en classe, et lui recommanda d'être bien sage dans la rue.

Quand l'enfant revint à quatre heures, la mère n'était pas encore là.

— Elle sera en ribote, dit Joke.

Stientje garda cette nuit l'enfant près d'elle. Au lit, la petite lui mit les bras autour du cou et l'embrassa.

— Comme il fait bon dans ton lit... puis tu ne sens pas la boisson... Pourquoi ne veux-tu pas devenir ma maman ? Si tu me demandes à l'autre, elle me donnera. Dis, Stientje, deviens ma maman.

— Mais, Joke, c'est impossible : on ne peut pas changer de maman.

— Alors je dois toujours rester avec l'autre qui me fait peur, et, toi que j'aime, tu ne peux pas m'avoir ?

Et frémissant de tout son petit corps, elle pleura contre Stientje.

La mère ne revint pas le lendemain non plus; Joke exultait de bonheur. Stientje espérait presque que la mère serait partie en lui laissant l'enfant. Mais le surlendemain tante Rose vint la chercher.

— Ils ont dirigé ma sœur sur l'hôpital : elle l'a...

— Elle a quoi ? demanda Stientje.

— La vérole donc !... tu ne sais pas ce que c'est... ? la sale maladie... elle m'a écrit de venir prendre la petite.

Joke pleurait à chaudes larmes; Stientje lui promit d'aller la voir; elles se quittèrent en sanglotant.

Dans son émoi, Stientje oublia de demander l'adresse de la tante. Elle s'informa dans la maison, mais les voisins ne la connaissaient pas, et disaient que, vu la situation de l'homme de tante Rose, ils déménageaient souvent.

Des semaines après, la tante Rose vint chercher les vêtements de sa sœur. Quand Stientje demanda après Joke, elle répondit qu'elle n'avait pu s'habituer à la corvée et à la gêne d'avoir un gosse chez elle et qu'elle l'avait conduite aux «Enfants Abandonnés».

VII

De grand matin, Stientje prit le bateau de Sainte-Anne. De sa fenêtre, elle avait vu la brume, et une envie folle lui était venue d'aller de l'autre côté de l'Escaut, là où il y a une mare, entourée de buissons et de bouleaux, et d'y laisser traîner sa jupe dans la rosée.

En débarquant, elle y courut d'une haleine et, enivrée par la brise et l'odeur de varech, elle pataugea dans la vase; elle s'accrochait aux buissons pour se lancer d'un barrage à l'autre; elle faisait des sauts par-dessus les rigoles, relevant haut ses jupes; elle chanta des mélodies de son enfance : «Au bord d'un clair ruisseau, une modeste fille était assise...»

Sa chair opaline et sa chevelure blonde faisaient comme partie de l'atmostphère; tout son être fuselé s'appariait aux bouleaux qui surgissaient, droits et élégants, dans la lumière ouatée.

Soudain elle s'arrêta, interdite : un homme était assis sur le talus et la regardait de ses yeux luisants de métis. Il se leva et vint vers elle; Stientje voulait s'éloigner, mais il la prit assez brutalement par le bras.

— Comment, tu t'en vas ?... Voilà une heure que je t'observe : tu me plais, viens, je régale.

Interloquée, elle ne bougeait pas. Il lui riait, de ses mauvais yeux, dans la figure, et l'entraînant par la main, il monta le talus avec elle.

— On va s'amuser, hein ?...baragouinait-il, j'ai de l'argent.

Ils s'en furent déjeuner dans une guinguette, au bord de l'eau. Ce fut une joie pour Stientje, maintenant que le soleil avait percé, de voir les barques et les navires passer devant eux sur une eau bleue, argentée dans les plis des vagues; le ciel était encore légèrement embrumé, mais un ruissellement d'or passait au travers et promettait une journée radieuse.

Les sirènes des grands navires mugissaient joyeusement, les théories de barques égayaient le fleuve de leurs taches saurées, vertes, bleues, orange, et le petit vapeur qui les remorquait cinglait l'atmosphère duvetée de son sifflet strident; les barquettes se faufilaient, à moitié couchées sur le flanc, et leurs minuscules voiles blanches faisaient songer à des papillons égarés là par le vent. Les mouettes volaient par bandes au-dessus de l'eau, puis s'y posaient et se laissaient aller avec le remous.

«Ah ! qu'il fait bon vivre et respirer cette large brise...» Durant sa vie nomade, elle aimait, les jours de grand vent, se coucher dans les bois pour écouter le crissement des sapins secoués par la tempête : alors elle se sentait comme emportée dans l'oscillation générale, et ce vertige lui était exquis; mais qu'était-ce en comparaison des vagues qui rendaient tout mouvant... Elle se rêvait assise à cheval sur une vague, che-

vauchant l'eau en un galop effréné, et à voir tout se balancer, elle imprimait à sa chaise un va-et-vient qui, doucement, l'amollissait. «Ah ! qu'il fait bon vivre...»

Elle avait oublié son métis; il se rappela à elle, en lui chatouillant le cou avec un fétu.

Ils traversèrent l'Escaut sur un canot à moteur, qui filait comme une flèche. Elle essaya encore de partir, prétendant qu'elle n'était pas seule chez elle.

— Alors, viens avec moi; tu ne m'as pas, j'espère pris pour une «figue».

Un mauvais rictus découvrait ses dents d'animal.

— Mon Dieu, songeait-elle désolée, j'aurai donc toujours peur d'eux, et ils me feront toujours faire ce que je ne veux pas...

Il vit très bien ce qui se passait en elle.

— Allons, ne gâchons pas de temps : je ne te lâcherai tout de même pas; que je te plaise ou non, je te veux.

Après, une angoisse la prit, devant ses ardeurs brutales auxquelles elle ne comprenait rien. Pour elle, le rapprochement devait être un échange de caresses, et encore cela amusait bien plus les hommes... Celui-ci aimait l'entendre gémir de douleur; puis il lui prenait le cou, entre ses doigts trop longs, comme tenté de l'étrangler. Au moment de partir, il lui dit :

— Tu me plais, ton cou est frais comme une banane... quel dommage que mon bateau parte ce soir, mais je reviens dans quinze jours, et tu me reverras, comptes-y.

Elle aurait voulu lui jeter l'argent qu'il lui avait laissé, lui crier le dégoût qu'elle avait de sa peau brune, de ses cheveux noirs plaqués, de sa voix de fausset et de sa démarche branlante : son aversion pour cet être d'une autre race et dont elle se sentait si loin, était insurmontable, mais sa frayeur de

l'homme, comme d'une force où la sienne devait infailliblement se briser, la paralysait.

Quand un de ses vieux vint lui faire visite, elle respira et fut charmante. Au moins celui-ci avait une peau comme le commun des mortels, sa sueur sentait comme la sienne; elle voyait au travers de sa mentalité de bon Flamand : s'il trompait sa femme, ce n'était pas qu'il ne l'aimât point, mais pour lui faire une niche, et « parce qu'on ne peut manger du bouilli tous les jours ».

Le métis revenait de quinzaine en quinzaine passer avec elle les trois jours qu'il demeurait à terre. Quand il avait de l'argent, il se montrait généreux, mais s'il était à court, il ne se gênait guère pour la laisser payer et même lui prendre ses sous dans son porte-monnaie.

Il s'était fait conter son histoire, surtout pour savoir, à l'occasion, de quels moyens elle disposait.

Cependant il se laissa prendre à cette peau fine et à cette douceur de caractère, et il finit par la regarder comme sienne.

VIII

Un jour que Stientje avait insinué qu'il ferait mieux de ne plus la voir, il la roua de coups, lui enleva l'argent de son loyer, et la menaça de prévenir ses vieux. Il partit le lendemain.

— Ah zut ! la vie n'est pas drôle : voilà un être que j'ai en horreur et je dois le subir...

Elle pensa sérieusement à liquider et à se remettre en service, mais qui la voudrait maintenant ?...

Démoralisée, elle s'en fut rôder aux bassins.

Sur les quais, les lourds chariots défilaient lentement, char-

gés de ferrailles, de balles de laine, de peaux. Les chevaux beiges, énormes et dociles, la longue crinière jaune filasse douce et légère comme une chevelure blonde, chevauchaient d'un pas mesuré, charriant ces formidables charges avec une aisance tranquille. Au sommet des balles, des filles étaient assises, le haut chignon à chichis empoussiéré de flocons de laine, — les vieilles avaient gardé leurs calottes rouges — elles interpellaient les passants par des quolibets salés.

Sur les chariots vides les hommes, debout, raides, se tenaient en équilibre, conduisant leurs grands chevaux avec une mince corde; débonnaires, ils permettaient à la marmaille d'envahir le véhicule. Ils fumaient la pipe et, tout en lançant de longs jets de salive, ils reluquaient les femmes : il y en avait qui firent à Stientje la mimique d'aller faire dodo avec, d'autres affirmaient qu'ils aimeraient mieux la voir tomber dans leur lit que le tonnerre... Et les chariots se suivaient en une file interminable.

Puis deux chevaux harnachés s'en venaient côte à côte, d'un pas lourd. L'un, une ample bête noire, luisant comme du satin, aux naseaux frémissants, était monté par le charretier, petit homme fluet, suant l'alcool, aux longs cheveux sortant d'une casquette plate, vêtu d'une courte capote de toile cirée jaune. Il était assis sur le dos du cheval comme dans un fauteuil, et conduisait par la bride l'autre bête : une grande et douce créature brun clair à crinière fauve, qui avait beaucoup peiné, l'allure lasse, les sabots couverts d'une longue frange de poils; par derrière, ses énormes fesses se frottaient l'une contre l'autre dans le balancement doux de l'amble. D'autres chevaux s'avançaient encore, en une docilité placide, et comme confiants dans la bonté de leurs conducteurs.

Stientje entra sous les hangars, où des femmes balayaient des peaux dont l'odeur de charnier empuantissait tout le

quartier, et se demanda comment ces femmes ne suffoquaient point à ce travail.

Un bateau démarra et tout à coup le soleil darda sous la toiture, sur un ruissellement de maïs qu'on passait à la claie; elle s'arrêta éblouie, chaque pelletée retombait comme une pluie de pépites d'or. Mais elle s'en alla vite : les hommes l'appelaient «ma roussotte» et «crotje de beurre», d'autres la tâtaient. Elle s'en fut sur la terrasse.

On y amarrait un grand navire. Sur le pont un jeune matelot, blond, élancé, très propre et frais, lui envoya un bonjour de la main; elle lui sourit; il lui fit une mimique qui demandait s'il pouvait venir la rejoindre; elle répondit oui de la tête : deux minutes après, il était à côté d'elle, souriant et rose.

Le patois flamand de Stientje lui facilitait la compréhension du hollandais que parlait le matelot. Ils marchèrent d'abord l'un à côté de l'autre, un peu intimidés, puis il dit :

— Je m'appelle Willem.

— Et moi Stientje.

Alors il glissa, d'un geste câlin, son bras sous le sien, et ils allèrent prendre une consommation. Le son d'un accordéon les fit frémir de vie heureuse. Stientje se sentit grandie d'orgueil, d'être avec ce beau garçon que toutes les femmes guignaient. Ils bavardèrent : «il était nouvellement engagé sur cette ligne, lui aussi revenait de quinzaine en quinzaine; elle était repasseuse, avait une bonne clientèle et travaillait chez elle.»

Il la conduisit le soir jusqu'à sa porte, puis, à l'heure réglementaire, retourna au navire.

Le lendemain, ils se promenèrent en ville : elle était pendue à son bras comme à son bien, elle parlait, parlait, et l'appelait cent fois «Willem». Ils passèrent la soirée dans un

«beuglant» et s'amusèrent comme des gosses. En la reconduisant, il dit qu'il avait la permission de nuit.

Dans les bouges des ruelles, les orgues mécaniques boucanaient des danses ou des mélopées tristes, qui firent briller les yeux de Willem et se pencher la tête de Stientje en une angoisse délicieuse.

Pour la première fois, elle connut les joies de l'amour : ce fut une révélation.

IX

Maintenant elle vivait toujours dans son attente; le reste de sa vie était une lamentable corvée. Elle chercha sérieusement du linge à repasser, et en trouva, mais ne sachant pas assez le métier, les clients ne revenaient point.

Un jour que Willem était là, un des vieux frappa; elle le renvoya et, interdite, ne trouvant rien d'autre, elle expliqua que c'était un créancier.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais besoin d'argent ? Je n'en ai pas beaucoup, parce que j'entretiens ma mère, mais tu seras ma femme, je puis donc bien faire quelque chose pour toi... si ton ouvrage chôme, tu dois toujours me le dire.

Quand il fut parti, elle pleura toute cette journée.

— Ta femme, Willem ! moi, ta femme !... mais je suis une roulure...

Elle congédia les deux Flamands, chercha de l'ouvrage à l'Escaut, où elle en trouva à balayer ces peaux qui lui avaient donné la nausée; et quand, le samedi, elle reçut sa première paye, elle eut un soulagement : au moins elle ne lui mentirait plus en disant qu'elle gagnait honnêtement sa vie.

Sa terreur fut le métis. Il la désirait toujours davantage, il triturait, comme enivré, sa peau blanche, il mordait ses cheveux blonds et disait en la fixant bien dans les yeux :

— Le jour où ces yeux ne voudront plus me regarder, je tuerai deux personnes : toi et moi.

Ce qui devait arriver, arriva : un jour qu'elle ne l'attendait pas, le métis vint; il voulait ouvrir la porte et, comme il la sentait fermée en dedans, il l'enfonça.

D'un bond de chat, il fut sur Willem et le terrassa; mais Stientje, affolée, prit une corde à linge, la jeta au cou du métis et tira de toutes ses forces pour lui faire lâcher prise. Willem se dégagea et partit, après avoir craché à terre en la regardant.

Quand elle ôta la corde, le métis était mort.

*

En prison, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Dès lors, elle ne pensa plus à son procès : tout lui était égal, pourvu que l'enfant fût blond, car alors il serait de Willem.

«Je l'appelerai Jantje Willem».

Et il lui pardonnerait : elle pourrait passer sa vie à l'aimer pour racheter sa faute.

«Je serai une honnête femme, Willem, je te le jure... Ta maison sera bien tenue; tes chaussettes seront toujours ravaudées et bien lavées. Quand tu reviendras de voyage, elles seront près du feu avec tes pantoufles; ton plat préféré, du foie de veau au lard, mijotera sur le feu; moi j'aurai mon corsage rose et un velours noir dans mes cheveux, comme tu me préfères... Il n'y aura jamais de poussière sur les meubles, puisque tu la détestes, et le petit, Willem, sera toujours pro-

pre... il tendra ses petites mains vers toi, quand tu rentreras; tu le prendras sur tes bras et, lorsqu'il sera plus grand, tu le feras sauter à cheval sur ta jambe; pendant que tu seras en mer, il couchera dans mon lit, et je dormirai la bouche dans ses boucles blondes, comme je fais avec toi... Et ta mère, tu peux la faire venir : amène-la vite, Willem, je l'aimerai, puisque cela te rendra heureux; tu entends, je lui ferai du bon café, comme les vieilles gens l'aiment, et elle ne sera pas jalouse, les jours qu'avec mon ruban dans mon chignon et mes bas à jour tu m'emmèneras manger des moules à Sainte-Anne; tu seras fier de ta roussotte, quand tous les hommes me reluqueront et que, moi, je les regarderai avec dédain... Willem ! Willem ! viens me chercher ! »

Une crise de désespoir la fit se rouler à terre dans des hurlements hystériques. Une religieuse entra : elle se releva d'un bond et se réfugia, comme une bête traquée, dans un coin de la cellule.

— Vas-tu te taire, tu geignes et cries nuit et jour; si cela continue, tu seras mise au cachot.

La religieuse s'en alla en grommelant :

— Toutes les mêmes... les hommes, la chair !... on dirait qu'elles n'ont pas d'âme...

Stientje resta un moment dans le coin de la cellule, puis se mit à l'arpenter fiévreusement, en haletant tout bas :

— Sa chair, oh oui, sa chair !... lui m'étreignant, me caressant, me dévorant de baisers sous le spasme, et moi engourdie, molle et pleurante, ne discernant plus si c'est de bonheur ou de peine... sa chair, vieille coiffe, tu ne sais pas ce que c'est que ses baisers parcourant mon corps, et nos bouches se fouillant pendant que la tête bourdonne... tu ne sais pas ce que c'est de s'endormir encastrés l'un dans l'autre, et se sentir réveillée par l'être adoré qui vous pénètre... La chair,

vieille momie à jupons, la chair ! la chair !... Willem ! Willem !

Elle ululait plaintivement.

La cellule s'ouvrit et la religieuse entra, suivie de deux gardiens; ils empoignèrent Stientje qui, sans résistance, se laissa emporter et mettre au cachot.

Elle resta des heures à terre, dans ce cachot glacé, à pleurer et gémir comme une petite fille qui implore pitié :

« Willem ! Willem ! Jantje ! Joke ! » jusqu'à ce qu'elle s'endormît.

Après la délivrance, on lui mit un petit moricaud dans les bras. Elle le pressa contre elle et sanglota :

« Willem, ce n'est pas ton enfant, celui-ci sera mauvais, mauvais ! et tu ne me pardonneras pas... il aura les mauvais yeux luisants, la vilaine peau malodorante de cet homme, et il sera mauvais, mauvais !... Je ne pourrai pas l'aimer. »

Et comme frénétique, elle l'embrassa et l'étouffa sur sa poitrine.

Elle mourut quelques heures après, dans un accès de fièvre puerpérale.

Abnégation

À l'île de Walcheren.

I

Wannes, dès le grand matin, s'habilla pour la fête. Il peigna et huila ses longs cheveux blonds, il les ramena sur ses oreilles et, dans la nuque rasée, leur donna, des mains, un petit mouvement de dedans. Il avait mis ses hautes bottes, puis son large pantalon à pont de pilou noir; dans une poche spéciale il glissa le long couteau au manche de bois sculpté, il ferma sa ceinture à double boucle d'argent repoussé; soigneusement il attacha aux deux boutonnières de sa chemise, à étroite collerette brodée, les boutons en filigrane d'or unis, ne dépassant pas les reins, se coiffa de sa casquette ornée de deux menues floches de soie sur la courte visière; puis il se mira dans la petite glace pendue très haut au-dessus de la table, entre les fenêtres, et s'étant regardé minutieusement,

de ses grands yeux bleus très clairs à longs cils blancs, il se frotta la figure pour détirer la peau luisante et tendue par le lavage au savon noir.

Il sortit par la porte de derrière de sa maison, enjamba la haie et entra chez Krina, sa compagne de travail et sa promise.

Krina était également en grande toilette de fête.

— Garçon, garçon, que tu es beau..., fit-elle, en un sourire qui montrait ses dents petites et blanches. Bien, bien, déjeune vite : tu dois encore aller chercher le cheval chez ton oncle.

— Dépêche-toi de venir à la kermesse, Krina, je m'ennuie quand je ne te vois pas.

La pluie tombait à verse. Sur la place de Domburg, la jeunesse attendait pour courir la bague : les uns, sur leurs lourds chevaux de labour; les autres à côté, les tenant par la bride. Les étalons au poil luisant et noir, les gros yeux flamboyants à fleur de tête, la crinière au vent ou tressée en petites nattes entremêlées de rubans rouges, une rose de papier bleu ou orange piquée de chaque côté de la tête, frappaient autour d'eux de leurs longues queues, ou foulaient le sol de leurs gros sabots impatients. Dès qu'une jument arrivait, ils se dressaient sur leurs pieds, de derrière, l'œil en détresse, les naseaux démesurément dilatés, hennissant fougueusement. Les hongres nonchalants restaient dociles. Tous avaient le ventre énorme.

Wannes attendait son tour à côté de l'étalon de son oncle, quand une fille, pour échapper à deux jeunes gens qui la lutinaient, vint se jeter contre lui. Il étendit la main pour la retenir : dans ce geste inconscient, il toucha sa moelleuse poitrine. Un frisson le parcourut : il rougit et balbutia :

— Je ne l'ai pas fait exprès...

Elle lui rit, de ses rouges lèvres, en pleine figure, puis elle aborda un groupe de filles. Wannes la reluquait de loin, le regard en coulisse.

Les rires et les plaisanteries allaient leur train... Son tour... il enfourcha son étalon, et penché sur la bête, la pique en avant, partit d'un trot désordonné : il passa sous la bague sans l'atteindre. Il revint et se plaça à côté de la fille : il avait le sang à la tête, et fermait quelquefois les yeux en pensant à la douce chaleur que dégageait cette poitrine de femme.

Il courut encore, mais il partait d'une course si folle que chaque fois il dépassait le but, et lui qui deux années de suite avait remporté le premier prix, n'en eut aucun.

— J'aurais cependant voulu gagner quelque chose pour te l'offrir, dit-il à la fille. Viens, je vais monter au mât de cocagne et le prix sera pour toi.

Il fit reconduire le cheval. La fille et une amie l'accompagnèrent à la plage, où le mât était dressé.

La marée était haute; les immenses vagues grises se brisaient dans un déchaînement furieux, en une écume blanche dont les gros flocons se dispersaient sur le sable. Les nuages dévalaient, les noirs par-dessus les gris, et chevauchaient là-bas au fond les vagues, avant de s'abîmer dans la mer. Le vent ballonnait les jupes des filles et les forçait à tenir leurs coiffes des deux mains, tandis que l'air leur fouettait le visage et les bras rouges et leur remplissait la bouche de salive salée.

Ce fut un jeu pour Wannes de monter sur le mât : une fois en haut, il fit tourner la couronne où les prix se balançaient, détacha la seule bague de femme qu'il y eût, glissa en bas, et, au milieu des ovations, il rejoignit la fille et lui passa la bague au doigt.

Puis, côte à côte, ils s'éloignèrent le long des dunes et disparurent au loin, comme deux points noirs, sur la grève.

*

— As-tu vu Wannes Terbeek ? il est parti avec Maatje la dorée. Krina s'est retirée là-bas auprès des filles du peintre et du menuisier.

— Peuh ! elle n'a que ce qu'elle mérite : elle est froide comme un turbot, et, avec sa démarche de dame du château, elle tient tout le monde à distance. Ce n'est pas près de nous qu'elle viendrait : nous ne sommes pas des filles de patrons.

— Là, il faut dire qu'elle ne le cherche pas, ce sont elles qui l'appellent.

— As-tu remarqué comme tantôt elle devenait pâle, et comme son nez se pinçait quand Wannes a porté son prix à Maatje ?

— Je la connais bien, puisque c'est ma voisine : aujourd'hui elle a ses yeux noirs, comme lorsqu'elle est malade

— Ah ?...

— Oui, ils sont bleus quand elle court avec Wannes sur la plage, ou qu'elle rit parce que le soleil tape sur les fesses des petits enfants qui jouent dans le sable.

— Est-elle si fade de s'amuser de cela ?

— Oh ! oui, il faudrait la voir alors, et lorsqu'elle baigne des enfants : ce n'est plus la même fille.

— Regarde donc sa jupe à traîne : ça lui donne les jambes encore plus longues... quelles échasses ! Et quand nous portons toutes les guimpes et les fichus clairs, elle arrive avec une guimpe de velours bleu comme un bleuet et un fichu violet à pois orange, et avec le collier de six rangées de grenats de sa mère, au lieu de ses coraux à elle... Elle a mis tous les bijoux de sa mère : les tire-bouchons et les nœuds en or massif, et toutes les bagues... compte-les, il y en a six à chaque

main : elle a dû les entourer de fil à l'intérieur, pour les faire tenir à ses longs doigts minces d'accoucheuse.

— Comme les bagues de cette époque étaient larges ! elles ont au moins un pouce de haut et prennent tout une phalange. Celles d'aujourd'hui n'ont plus ces têtes de clous dans le filigrane... Je ne voudrais pas porter ces vieilleries...

— Écoute, elle les porte, aux jours de fête, en souvenir de sa mère, et aussi pour montrer qu'elle est de «bonne origine» : elle ne veut pas qu'on oublie que sa mère était fille de riches paysans.

— Ce que sa mère était, elle ne l'est pas : elle est baigneuse, donc ses airs...

— Aimes-tu ces dents qu'elle montre quand elle rit ?

— Oh ! non, je n'aime pas une bouche pleine de dents : on dirait une bouche de cheval.

— Elle est la seule à Domburg à avoir toutes ses dents, en connais-tu d'autres à les montrer ainsi rangées, comme des coquillages enfilés ?

— Elle s'en va... Ça ne t'a servi à rien d'avoir étalé tes ors et ta traîne. Wannes a changé de mains : celles qui l'ont agrippé n'y tiennent pas plus que ça, et le manieront comme elles voudront.

*

Krina rentra chez elle, toute déprimée de honte et de chagrin.

Ils devaient se marier à l'automne. Depuis deux ans, elle s'occupait, après ses heures de travail, à leur trousseau. Comme Wannes n'avait plus de mère, c'était elle, la fiancée, qui cousait ses chemises de baie rouge; elle en brodait le col d'arabesques de laine bleue, et marquait les devants de deux

lettres de son nom. Elle tricotait les longs bas de laine grise et les marquait de rouge; elle ourlait ses mouchoirs, des rouges et des bleus, imprimés de paysages jaunes. Et son trousseau, à elle, devait être bien en ordre aussi, de même que le linge de la maison... Elle ouvrait souvent le cabinet ancien de bois flammé, et comptait, toute fière, les draps de lit de grosse toile brute, les taies plus fines en coton, elle palpait avec satisfaction les deux belles couvertures neuves de laine blanche, bordées de rayures rouges, épaisses et floconneuses.

La maison des Terbeek se trouvait en bordure de la rue devant le fossé, on y avait accès par une passerelle; celle de Krina était juste à côté, mais au fond du jardin. Wannes et son père, en sortant par la porte de derrière, enjambaient la haie pour aller prendre leur repas chez elle. Il était convenu que le jeune ménage occuperait la maison de Krina; le père de Wannes resterait dans la sienne.

Krina attendait son mariage avec impatience : elle se sentait si esseulée dans sa maison, maintenant que sa tante l'avait quittée pour se remarier et qu'elle habitait Westkapelle... Wannes et Krina s'étaient préférés dès leur enfance, mais, depuis deux ans qu'elle avait obtenu la place de baigneuse et qu'ils travaillaient toujours ensemble, ils avaient décidé de se marier. Ils s'aimaient ?... mais sûrement, depuis toujours, tout Domburg le savait...

Et voilà que Wannes l'avait humiliée devant tout le village, et l'avait peinée, qu'elle croyait que son cœur allait lui éclater. Et cela pour qui ?... pour une pas grand-chose, une fille que, dès l'âge de quatorze ans, ses parents avaient dû placer dans une ferme écartée en plein champs, pour l'éloigner des hommes... Depuis, il est vrai, il n'y avait rien eu à dire... maintenant elle était servante à Middelburg... Comme cette créature lui riait au visage et comme tout de suite elle se frô-

lait à lui. Son rire faisait s'épanouir la figure de Wannes... «Demain je ne dirai rien, mais je rirai comme elle, et Wannes n'y pensera plus... elle retourne du reste ce soir à la ville.»

Le lendemain Krina ne fit pas de reproches à son promis. Le temps était mauvais; en attendant les clients, ils se tenaient dans leur cabane. Krina tricotait des bas pour Wannes; elle essaya de plaisanter et de rire. Wannes, étonné, la regarda, puis baissa la tête. «Oh ! cela n'y ressemble pas : quand l'autre rit, elle vous met le feu aux quatre coins...»

Il était hanté pas le souvenir de ce corps tiède, qui s'était comme par mégarde abandonné un instant dans ses bras... Avait-il besoin de dire quelque chose à Krina ? Non, elle le voyait bien, qu'il n'y avait rien à faire, qu'il ne l'avait jamais aimée, que Maatje la dorée était son unique amour et sa vie...

Krina sentit qu'elle l'avait irrémédiablement perdu, qu'elle était désormais seule au monde et le resterait. «Et lui, mon Wannes, mon propre Wannes, que va-t-il devenir en de semblables mains ?...»

Ce soir-là, elle se coucha dans l'autre alcôve, où elle était née et où son père et sa mère étaient morts, et pleurant doucement toute la nuit, elle les implorait de venir la chercher.

II

C'était la kermesse de Middelburg. Douze jeunes couples de Domburg avaient décidé d'aller «tenir kermesse» à la ville. Quatre chariots recouverts de bâches blanches, à trois bancs chacun, hauts sur les quatre roues, l'arrière de la caisse très élevé, les côtés décrivant une jolie courbe descendante

jusqu'à l'avant, le timon recourbé, peints de vert liseré orange et bleu, et tout blancs à l'intérieur, se trouvaient, attelés de leurs gros chevaux de labour, dans la cour du relais. Les propriétaires, en attendant leurs clients, fumaient de courtes pipes et buvaient du «schiedam».

On partirait à dix heures, et peu à peu les filles et les gars arrivaient.

Les hommes étaient en habit de dimanche, des roses de papier à la casquette, et un mouchoir rouge, à dessins jaunes ou blancs, attaché à la taille : on ne saurait faire la fête à Walcheren sans ce mouchoir, on le brandit comme une banderole quand on devient très gai.

Wannes, en se rendant au relais, passa devant la petite boutique de joujoux. Il entra acheter les roses de papier : la marchande les lui piqua sur la casquette.

— Garçon, garçon ! tu peux être vu... Bien, bien, Maatje peut te tenir en honneur...

Il se hâta, émotionné, vers le relais... Maatje, son nouvel amour ! Maatje, sa tendre... Il avala sa salive.

Maatje la dorée était flamboyante de fraîcheur, et l'expression friponne de sa gueulette disait toute la joie qu'elle se promettait de cette journée de ribote. La coiffe blanche d'où sortait, sur le front, le petit rouleau de ses cheveux dorés, ornée sur les tempes des tire-bouchons auxquels se balançaient les ornements d'or, lui seyait adorablement. Le gros collier de faux coraux faisait ressortir son teint «de lait et de sang». La guimpe, sur son ample poitrine, était rose à bouquets multicolores: un fichu plissé de mousseline bleu tendre l'encadrait. Le corsage noir, échancré très bas, et à manches couvrant à peine le haut des bras, enserrait étroitement la taille sans corset; les cinq jupons, dont celui de dessus en mérinos noir, la faisaient ressembler à une clochette.

Elle accourait, un peu en retard, balançant, en un va-et-vient, ses gros bras que le serrement des manches empourprait. Elle avait un poing fermé; de l'autre, elle portait le panier de friandises que les filles doivent offrir, les garçons payant toutes les autres dépenses.

Wannes la reçut dans ses bras.

On plaça dans les chariots les paniers remplis de petits pains de corinthes, de petits pains au fromage, d'œufs durs, et de plies frites, ainsi que les bouteilles de liqueur pour les hommes et de « tendre chérie », bien douce, pour les femmes.

On s'installe à trois couples par voiture : les garçons prennent les filles par la taille, elles entourent de leur bras le cou des garçons, et, au trot, le long des interminables routes de briques jaunes, qui serpentent comme par plaisir à travers l'île.

Dans les chariots, l'on mange, l'on boit, et l'on s'embrasse. Le vent de mer souffle, les moulins à vent tournent, les bandes de corbeaux croassent sur les tours des églises; par le ciel bleu les nuages blancs se refoulent, se relancent, et semblent poursuivre les chariots. Dans les villages, des multitudes d'enfants jouent : les garçons font monter des cerfs-volants; les petites filles tournent sur elles-mêmes pour faire ballonner leurs jupes. Les vieux chiquent et salivent, assis sous le tilleul près de l'église.

Au passage des chariots de kermesse, les enfants, en des cris joyeux, les suivent un instant, les vieux lèvent des regards indifférents et ajustent le chapeau, en filigrane de cuivre, de leur pipe; et les charrettes de bonheur passent, en cahotant, sur les pavés pointus des villages, jusqu'à la ville où une folle journée attend les occupants.

Wannes n'avait jamais été à la kermesse de la ville.

C'était la première fois qu'il tenait une femme dans ses

bras, et quelle femme !... une créature débordante de vie et d'appétits... Il était très ému et de temps en temps, oppressé, il la serrait en murmurant :

— Maatje, ma pigeonnette !.. Maatje, mon éternelle chérie...

Ils mangeaient aux mêmes gâteaux, buvaient dans le même verre, et leurs lèvres s'aspiraient goulûment.

Dans la ville, il fallut aller au pas tant la presse était grande. Au relais, il n'y eut presque pas moyen de trouver une table, pour boire le café et manger les tartines avec le poisson frit et les œufs durs.

Toute la Zélande était accourue à sa capitale. Les hommes de Goes se reconnaissaient à leurs petits chapeaux ronds de feutre poilu, au bord retourné, et à leurs grosses boucles de ceinture bombées; les femmes, à leurs coiffes aux ailes de dentelle de Brabant et à la riche sévérité des guimpes de satin et du fichu de velours. Celles de Tholen, l'ample caraco brun sur la jupe noire, étaient coiffées de serre-tête de tulle et de dentelle, à long bavolet dans le dos, ornés sur les tempes de grands tire-bouchons en forme de ressorts.

Tous les couples marchaient bras dessus bras dessous, les uns derrière les autres, par les rues sans trottoirs, bordées de maisons à pignons dentelés, aux petits perrons flanqués de bancs. Les couples chantaient :

Et je disais : ma chériette,
Et je disais : ma doucette,
Toujours je t'aimerai,
Où que j'aille, où que je reste,
Et par-dessus le pot lala
Troela, troela, troelala.

Le « Lange Jan » carillonnait ses airs les plus langoureux et les plus gais.

Que dis-tu de ma poulette ?
Que dis-tu de mon petit coq ?
N'a-t-il pas de beau plumage
Ou ces couleurs ne vous plaisent-elles pas ?

Et les rondes de se former sur ce refrain ancien.

« Martha ! Martha ! » gémissait le carillon.

— Étouffe ! criait une fille à un gars, qui l'avait pincée au plus dodu. Crois-tu que je suis en cuir de mouton ?

— Bien, doucette, viens donc, tu verras : moi non plus, je ne suis pas en cuir de mouton ?

— Étouffe, te dis-je !

— Allons, sœurette, allons, j'ai la manière, sois tranquille...

Sur la grand'place, tous s'arrêtaient, la tête levée vers l'hôtel de ville, pour voir, aux heures et aux demies, les chevaliers sortir et, en des gestes de marionnettes, se battre à coups secs de leurs épées de bois, puis rentrer, d'un pas d'automate, dans la niche qui se referme sur eux.

On allait d'une « maison de vin » dans l'autre, les jeunes couples se glissaient dans la petite salle de côté, réservée aux amoureux, et ils se tâtaient et se becquetaient à qui mieux mieux... « Peuh ! pour qui se gêner ? On est tous des amoureux et il n'est kermesse qu'une fois l'an... »

Pendant que les hommes boivent, les femmes, rouges, suantes, s'épongeant de leurs grands mouchoirs bien empesés et imbibés d'eau de Cologne, s'en vont au jardin ou dans la cour. De leurs voix enfantines et molles, elles chantent en des miaulements essoufflés et fades, et, se prenant par la main comme des petites filles, forment des rondes et font des pas de danse les unes vers les autres, en traînant leurs lourds souliers.

Parfois une se détache du groupe, émotionnée, et s'en va pleurer à chaudes larmes, la tête appuyée contre un arbre.

À dix heures et demie, les chariots reprirent la route de Domburg; ils arrivèrent à minuit au village, où les couples se dispersèrent.

Wannes enlaça Maatje de son bras, et sans parler, frôlant les maisons moins éclairées par la lune, ils se faufilèrent par le bois dans les dunes.

La brise était forte; l'air salin, aux effluves aromatiques, ils avaient la respiration courte. Silencieusement Wannes inclina Maatje sur la terre fraîche, et avec la lune et les étoiles au-dessus d'eux, ils firent l'échange de leur virginité.

III

Cette journée avait été une longue et intense torture pour Krina. Elle avait vu partir Wannes dans ses beaux atours, elle avait entendu le roulement des chariots qui cahotaient vers la joie. Elle avait dû travailler sur la plage, avec le père de Wannes. Le vieil homme était doux envers elle et l'appelait «ma petite fille»; il disait que ce n'était pas sérieux, que son fils reviendrait à elle; quant à lui, il ne voulait pas d'autre bru.

Cette journée de vent et de grosse marée l'avait fouettée toute rouge. Malgré la fièvre qui la secouait, elle ne se coucha pas : elle attendit derrière la porte, dans une angoisse qui la faisait haleter.

Elle perçut au loin le pas cadencé des diguiers qui approchaient. À plusieurs centaines ils cheminaient pesants, sans une parole, vers l'autre bout de l'île, à leur travail. Ils passèrent devant sa porte, dans un bruit d'éboulement.

Le voisin maraîcher attela son cheval pour le marché de la ville, mais toujours pas de Wannes !

À trois heures du matin, elle l'entendit rentrer : elle dut mettre ses deux poings sur la bouche pour ne pas l'appeler et lui crier de la prendre toute.

*

Un dimanche matin, elle aperçut Maatje qui entrait chez les Terbeek, et tout aussitôt la maison résonna d'éclats de rire. Wannes conduisit la visiteuse de la cave au grenier, puis dans le potager. Krina, de derrière les petits rideaux, vit l'air radieux de Wannes, la figure riante mais tirée de Maatje, et elle comprit qu'ils devraient ne pas tarder à se marier, car bientôt « cela se verrait... »

La noce se fit peu après. Alors commença pour Krina un supplice où sa nature posée et ferme faillit sombrer. Wannes, exultant de bonheur, apportait à son travail un entrain et une élasticité de mouvements qu'elle ne lui avait jamais connus. Au moindre signe des baigneurs, il entrait dans la mer ou courait d'un bout de la plage à l'autre. C'était tout juste s'il ne parlait pas à Krina de son amour et de sa joie de vivre.

Le beau temps prolongeait la saison. Krina avait moins à faire, les dames étant plus frileuses, et alors, de la cabane, elle l'observait se dépenser en mouvements et en prévenances. Elle restait là, sans tricoter ni coudre, les mains amollies sur les genoux; elle le suivait du regard, presque sans pensée, insensible à la joie des enfants qui avaient pris l'habitude de jouer autour de sa cabane, et que souvent elle aidait à faire des pâtés et des forts...

*

Deux dames peintres s'étaient assises dans la cabane de Krina, où elles remisaient leurs toiles.

— Vois donc, s'exclamait l'une, comme la brume enveloppe et confond le ciel et la mer. Quel bleu doux, duveté et mouvant... Et les barques des pêcheurs ! elles ont le balancement des berceaux : comme il doit faire bon dormir là-dedans !... Vois, vois ! les voiles, tantôt blanches, tantôt jaunes, puis rouges, sont comme des bannières qui virevoltent au vent... Le soleil !... la buée se dissipe... Oh ! là-bas, une île s'avance sur la mer...

— Comme tu t'emballes ! c'est une bande de canards sauvages qui émigre vers le sud.

— Je sais, je sais, mais la fantasmagorie m'entraînait... Que je voudrais voguer avec eux ! Voilà ! une partie prend son vol... maintenant toute la bande se lève et monte en diagonale : c'est comme un immense drap brun qui se déplie... Oh regarde, ils sont nuage, et fendent l'air en angle aigu...

Krina souriait souvent de voir la dame s'enthousiasmer. Quelquefois celle-ci lui expliquait la beauté de la mer et du soleil, mais Krina ne pouvait comprendre. Elle n'avait jamais essayé de définir la couleur de la mer : il y avait du soleil ou pas de soleil, cela changeait tout; mais en quoi et comment, elle ne s'en rendait pas compte. Quand le soleil luisait fort, les petits enfants pouvaient aller les jambes et le derrière nus, et comme beauté, pour elle, rien n'égalait cela...

Aujourd'hui la dame l'agaçait : « Elle ne souffre pas... est-ce qu'on s'occupe de la couleur des choses quand on souffre ? est-ce que tout cela a de l'importance quand la joie de vivre vous est enlevée pour toujours, toujours ?... Wannes, là-bas, semble aussi trouver tout beau... Ah ! voilà Maatje qui lui apporte son « manger » : je voudrais que le sable fût mouvant et que nous étouffions tous dessous !...

Sa figure était placide; ses mains, abandonnées sur ses genoux.

La cloche de l'hôtel sonnait pour le dîner : les deux dames partirent, devisant de la couleur.

IV

L'hiver était très doux : ni gelée, ni tempête. Les diguiers de Westkapelle s'en ressentaient.

À ce tournant de l'île, continuellement effrité par la mer, la digue n'opposait plus seulement son ingénieux travail de couches de terre glaise et de tresses de paille, mais un dallage de granit, que hérissaient des pilots de bois cuirassés de têtes de clous, et sur lequel les lames venaient se briser sans l'entamer. De Veere à Vlissingen et Zoutelande, et tout autour de l'île, il n'y avait aucun travail pour eux.

La misère commençait à les talonner. Habillés de pilou brun délavé, les cheveux filasse, longs et raides, la peau rouge mauve, les yeux bleu ciel frangés d'or, le regard enfantin et madré, ils partaient, en grands troupeaux dociles, mendier dans les villages. Plusieurs faisaient la quête, secouant des pintes de fer-blanc où les aumônes s'amoncelaient, puis les quêteurs rentraient dans les rangs en passant les pintes à d'autres; et, de maison en maison, de ferme en ferme, ils parcouraient l'île qui n'existe que grâce à leur travail.

Krina pensa à sa tante qui habitait Westkapelle. « J'ai gagné beaucoup d'argent cet été; eux sont peut-être sans pain et sans feu... » Puis entendre Maatje chanter, et voir Wannes radieux d'un bonheur qu'il lui avait volé, à elle... non, il fallait qu'elle parte, au moins pour un temps...

Quand Krina arriva sur la digue, le temps était si chaud et

si radieux que, contre le moulin planté comme un phare devant la mer, les vieillards étaient assis, se déplaçant avec le soleil qui les réchauffait, comme, l'été, ils tournent avec l'ombre du moulin pour se tenir au frais. La tante fut contente de voir Krina : elle savait que celle-ci ne venait jamais les mains vides.

Les soirs et les matins, des centaines de diguiers, à l'intérieur et devant la porte des cabarets, attendaient d'être embauchés. Mais rien à faire... ce temps superbe leur ôtait le pain de la bouche. La population mâle montait continuellement sur la digue, inspecter la mer; puis ils levaient la tête vers le ciel sans nuages.

— Charogne ! ne te couvriras-tu pas ? s'exclamait de temps en temps un diguier, les poings tendus.

L'atmosphère avait été d'une beauté sans pitié : tout le village s'était couché, soucieux.

Vers trois heures du matin, krina fut éveillée : son oncle enfilait son pantalon; la tante, sa jupe. La tempête clamait dehors; on entendait des cris et des galopades joyeuses. La tante fit du feu; partout les lumières s'allumaient.

— Tu peux préparer la pâte à crêpes, ça y est... criait l'oncle, en courant dans la nuit.

Au bout d'un quart d'heure, il revenait, la figure bleue, les mains raides de l'onglée.

— Ça y est, elle casse tout, elle sape la digue... Ah ! la canaille, elle a fini par avoir pitié de nous. Si elle continue encore quelques heures, il ne restera pas un brise-lame debout dans toute l'île, et la digue sera émiettée.

Krina fit le café; la tante, les crêpes de joie. C'est ainsi que les diguiers fêtent la tempête et l'ouragan, qui leur apportent le pain quotidien. Ils ne pensent pas un instant que la digue

est faite pour protéger l'île, et que, la digue brisée, il pourrait périr. Non, la digue est là pour les nourrir, eux et leurs enfants, de père en fils, et, quand la digue se porte trop bien, c'est eux qui sont malades.

On n'entendait que rires et chants, et des portes qui se fermaient ou s'ouvraient, laissant passer des hommes radieux; et par tout le village, les ripailles de crêpes, de lait d'anis chaud, et de café réconfortant, battaient leur plein.

Le lendemain tout le monde : femmes avec les bébés au sein, enfants, vieillards, étaient sur la digue, riant, piaillant, devisant : ils exultaient en se montrant les dégâts. La mer gris-noir roulait des vagues, précédées de gouffres qu'elles surplombaient; elles se fracassaient, d'une hauteur de quatre hommes, sur les brise-lames en pilots de bois. Les enfants couraient au-devant d'elles et se sauvaient, en se bousculant, quand l'écume les éclaboussait. Tous s'attardaient, le ravissement au visage, à regarder cet élément de destruction.

Les dégâts furent énormes; le bonheur régnait à Westkapelle : pour des mois, ils avaient du pain sur la planche.

V

Le père de Wannes s'était rapproché de Krina.

— Krina, lui dit-il un jour, reste ma fille, sinon je n'aurai plus personne sur terre...

Et ôtant ses sabots, il lui montra ses bas troués. Entre deux clients, elle les lui raccommoda.

Chez eux, à l'heure du repas, elle voyait Wannes faire des besognes du ménage. Maatje, de nouveau enceinte, le bonnet de côté, les jupes mal attachées, poussait, insouciante, son gros ventre devant elle. Elle voisinait, riait, et au dernier

moment, courait allumer le feu pour cuire les pommes de terre. Quand Wannes rentrait de son travail, rien n'était prêt; mais elle lui eût fait aimer la faim et le froid, pourvu qu'elle se calinât dans ses bras et lui rît dans les yeux.

Ils eurent ainsi enfant sur enfant; la gêne entra chez eux; les jupes de Maatje s'attachaient de plus en plus mal, mais son rire et sa folle gaieté dominaient tout. Elle n'eut cure ni de l'air morne du père, ni de la figure soucieuse de son mari, ni des dettes qui s'accumulaient.

Wannes avait gardé son activité infatigable. En été, les jours de grande chaleur, le travail retenait les baigneurs sur la plage; entre une et deux heures seulement, ils avaient quelques moments de répit.

Krina mangeait dans sa cabane, elle chauffait son repas sur un réchaud à pétrole, se préparait une bonne tasse de café, pour pouvoir résister à la besogne harassante. Wannes et son père grimpaient sur les dunes, s'impatientant de ce qu'on n'apportait pas leur dîner. Le père jurait, Wannes bougonnait, et quand il voyait arriver sa fillette, chargée de la petite marmite nouée dans un linge malodorant, il courait vers elle, la lui arrachait, et d'un coup de pied faisait déguerpir l'enfant.

À peine avaient-ils commencé de manger leur repas incuit qu'il leur fallait l'abandonner pour servir les clients. Alors Krina entrait dans leur cabane, recouvrait les plats et mettait son châle dessus pour les empêcher de se refroidir.

*

La figure de Wannes s'émaciait; il devenait jaune et irascible. En hiver il dut s'aliter : des douleurs de ventre le tordaient et le faisaient hurler nuit et jour.

Krina, l'hiver, était couturière. Elle finissait un corsage;

elle entendait les cris de Wannes et les éclats de rire de Maatje, qui, l'enfant au sein, voisinait de l'autre côté de la rue, chez le tailleur. Ces rires fusés faisaient autant pâlir Krina que les hurlements de Wannes. Elle jeta le corsage, enjamba la haie et entra chez les Terbeek.

Wannes, dans l'alcôve obscure, était couché sur des hardes sordides. Figé de froid, il jetait sa belle tête de droite à gauche, et se tenait le ventre des deux mains. Quand il la vit, il lui prit la main et bégaya :

— Sauve-moi, Krina, pour mes enfants...

Ah ! ce ne fut pas long. Elle rentra en hâte chez elle, prit, dans le cabinet en racine de noyer, les draps de son trousseau, les couvertures de laine, hors de l'alcôve le matelas de plumes de sa mère, et retourna le tout chez les Terbeek. Elle mit du sable chauffer, vida l'alcôve du père, y déposa le matelas, fit le lit avec les beaux draps et les douces couvertures, lava le malade à l'eau tiède, et le porta comme un enfant dans le lit moelleux; elle lui posa des sacs de sable chaud aux pieds et sur le ventre.

Il gémissait encore, mais se sentait infiniment soulagé. Elle s'installa à son chevet et, les mains dans les siennes, lui disait des paroles de réconfort.

Maatje ne fut pas autrement étonnée de la trouver là. Elle n'avait jamais compris que la voisine ne lui parlât point : si elle avait dû garder rancune aux filles pour des histoires d'hommes, sa vie n'aurait pas suffi, et des hommes, il y en avait tant...

— Envoyez chercher le médecin, lui dit Krina. J'ai changé Wannes d'alcôve : le père couchera dans l'autre.

Le médecin donna une potion calmante. Il complimenta Krina de son initiative; il ajouta, désignant Maatje :

— Il ne faut pas beaucoup compter sur elle : elle est née pour la joie...

Krina ne fit pas les choses à moitié. Pour donner du repos au malade, elle mena les enfants coucher chez elle, dans son petit ménage bien rangé, puis revint s'installer sur une chaise, à côté de Wannes.

Tout fut vain : il mourut du miséréré, les yeux rivés sur Maatje, toute désemparée devant cet événement qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Elle pleura sauvagement sur l'épaule de Krina, hurlant qu'il fallait lui rendre son Wannes. Krina l'apaisa doucement.

Le père rendit sa bru responsable de la mort de son fils.

— Il a dû remettre des chemises de baie pas sèches, et des bas et des souliers humides... et jamais rien de chaud ni de cuit à manger : elle ne pensait qu'à aller rire chez les voisins... Les enfants partent pour l'école, ayant à peine déjeuné, et sans être lavés. Notre maison est devenue un taudis; nos vêtements, des guenilles qui ne tiennent plus ensemble... Et maintenant mon superbe fils est mort; sa vaillance était à toute épreuve. Si Dieu l'a puni pour le mal qu'il a fait à Krina, c'est injuste : elle lui avait pardonné.

Krina lui murmura des mots de paix, en tenant sa vieille main tremblante sur son cœur.

IV

C'était encore la kermesse du village. Maatje s'était échappée, laissant les enfants chez Krina, heureuse de la fête qui boucanait autour d'elle. Elle s'adossa à un arbre, et mangeant des cerises, regardait tourner les chevaux de bois.

«La musique, comme c'est divin... voilà la vie que j'aurais aimée : avoir un carrousel, aller de village en village, toujours du nouveau et de l'imprévu... C'est moi qui aurais tourné l'orgue... être continuellement en fête... comme certaines gens ont de la chance ! cette femme brune, avec ses boucles d'oreilles qui lui balancent sur les épaules, n'a pas l'air contente; cependant elle danse et chante tout le long du jour, mais sa voix prend plutôt le ton d'insulter et de jurer. Ah ! si c'était moi, si c'était moi... »

Et ses yeux ravis souriaient à tout.

— Tu manges des cerises ? la cerise et ta bouche se ressemblent, fit une voix grêle, et quelqu'un se planta devant elle.

— Oh ! monsieur le baron, si je puis vous en offrir...

— Mais je veux bien.

C'était le baron qui habitait la seigneurie : un petit être pied-bot, jaune, couvert d'écrouelles. Il regardait Maatje avec concupiscence : toujours elle lui avait plu, mais la crainte de Wannes l'avait retenu; et maintenant elle était là, et il pouvait lui parler sans crainte.

— Je cherche une ménagère, viens donc chez moi demain : nous causerons. Le travail ne sera pas lourd, tu pourras être habillée toute la journée de ta robe de dimanche...

*

Krina était devant le poêle, avec les six enfants de Wannes autour d'elle : tous regardaient avec intérêt un poêlon posé sur le feu.

— Tu vois, Antje, je mets un morceau de beurre, puis de la cassonade, puis un peu d'eau, et je fais bouillir. Alors j'ajoute une larme de vinaigre : c'est pour empêcher le sucre de s'écailler. Maintenant laissons bouillir.

— Nous aurons des boules, des boules au beurre, fit Pietje, l'eau à la bouche.

— Il y a un quart d'heure que ça bout, goûtons.

Dans une petite cuiller, Krina prit un peu de sucre en ébullition et goûta.

— Ce n'est pas assez cuit, encore un instant... là, c'est bon.

Elle versa le sirop dans une forme et laissa tempérer.

Quand il eut pris de la consistance, elle le roula en boule.

— C'est chaud, c'est chaud, chantèrent les enfants.

Krina mania, des deux mains, la boule gluante, puis commença à l'étirer.

— Les caramels seront tout blancs, seront tout jaunes, seront tout doux, chantèrent les petits, en sautant.

— Regarde, Antje, je l'étire ainsi en une longue lanière; quand j'ai bien tiré et encore tiré, je l'allonge sur la table, comme ça... C'est prêt, donne-moi le couteau...

Tous les enfants voulurent aller chercher le couteau.

— Bien... je les coupe. Pour qui ce gros ?

— Pour moi !

— Pour qui ce long ?

— Pour moi !

— Pour qui ce double ?

— Pour moi !

Et tous les enfants de sauter après le savoureux bonbon.

— Voilà... les autres, je les conserverai dans la boîte, et celui qui sera sage en aura un le soir pour se coucher : cela graisse la poitrine... Maintenant asseyez-vous tous, je vais préparer les crêpes pour le dîner.

Les petits s'assirent, guindés dans leurs costumes de dimanche. On voyait les bas rouges tricotés entre les bords du long pantalon des garçonnets et leurs gros souliers bien cirés; leurs longs cheveux blonds étaient coiffés d'une haute

casquette raide de toile cirée, à plumet rouge groseille piqué de côté; la petite veste de gros drap, avec deux rangées de boutons, les engonçait. Les jupes des petites filles, en mohair vert et bleu clair, débordaient de la chaise, et leurs grands tabliers de femme en toile bleue frôlaient leurs pieds chaussés de mules de bois; le bonnet à dentelle, à grand volant sur la nuque, encadrait adorablement les petites frimousses enfantines; elles tenaient leurs petits bras rouges, aux menottes fermées dans leur giron.

Tous humaient, frémissant de désir, les bonnes crêpes épaisses et légères, qui, l'une après l'autre, sortaient de la poêle, dorées et dégoulinantes d'huile.

Krina, aidée de Antje, les glissait sur le plat, y répandait une bonne couche de sirop doux, puis les déposait, pour les tenir chaudes, entre les couvertures du lit... Dieu ! quel dîner on allait faire !

— À présent, la crêpe au lard de grand-père...

Le grand-père qui revenait du temple, ouvrit la porte.

— Ciel, Krina, quel parfum ! et qu'il fait délicieux chez toi !... Notre Wilhelmintje* ne peut se sentir plus heureuse, dans son château «Het Loo», que nous ici. «Garçon, garçon», quelle exquise fille tu fais !... Donne, je vais la frire moi-même, vous allez voir...

Il déposa les morceaux de lard dans la poêle, les fit sauter des deux côtés, et versa une couche de pâte crémeuse de deux doigts d'épaisseur. Il fit longuement rissoler, en secouant la poêle pour empêcher la crêpe d'adhérer.

— Maintenant attention !

Les petits mirent les doigts dans la bouche, d'émotion, et retenaient leur haleine.

* Wilhelmine, reine de Hollande.

— Un ! deux ! trois ! houp !

Et d'un adroit mouvement, grand-père jeta en l'air la crêpe, qui retomba dans la poêle, en montrant son envers doré.

— Hourra ! crièrent les petits, pendant que, fier de sa réussite, grand-père cuisait sa crêpe de l'autre côté.

Les gouttes de graisse tombées dans le feu projetèrent des flammes autour de la poêle et remplissaient la chambre d'une fumée âcre qui fit toussoter les enfants.

Ils s'assirent autour de la table. Krina et les petites filles fermèrent les yeux et joignirent les mains en baissant la tête; grand-père et les garçons ôtèrent leurs casquettes, qu'ils tinrent des deux mains devant la figure et grand-père pria :

— Seigneur, nous vous rendons grâce de tous les bienfaits que vous nous prodiguez, de nous donner notre pain quotidien comme aux oiseaux des cieux et des champs, et nous vous supplions, Seigneur, de bénir cette nourriture et cette boisson. Amen.

Grand-père donna un morceau de lard à chaque enfant, puis il piqua un morceau sur sa fourchette et l'offrit à Krina.

— Non, non, j'ai du sirop.

— Prends-le donc, n'étais-tu pas déjà mon enfant avant que les autres ne fussent nés ?

Alors elle l'accepta et, en riant, le mangea.

— On dit que Wilhelmintje mange des choses si bonnes que nous ne saurions nous en faire une idée. Peuh... pour préparer des crêpes, son «kok» ne peut qu'employer de la farine faite avec les grains des champs du Seigneur, et que les rissoler dans de la bonne huile.

— L'on ajoute des œufs, dit Krina, on cuit les crêpes dans du beurre et on les saupoudre de sucre blanc : j'en ai vu pré-

parer à l'hôtel quand j'y aidais à faire les chambres, mais c'est fade, on ne saurait en manger son appétit comme celles-ci. Il est vrai que les gens distingués les prennent après quantité d'autres victuailles : comment font-ils pour ne pas être plus solides ?... Ce que l'on ajoute pour Wilhelmintje, je ne le sais, car la reine, c'est encore autre chose que les riches qui logent dans les hôtels...

Le repas fini, grand-père lut quelques versets de la Bible. Krina envoya les enfants jouer dans le jardinet. Elle déposa le dîner de Maatje, qui n'était pas rentrée, entre les couvertures et rangea la maison. Grand-père s'assit dans le fauteuil de paille; il y fuma longuement sa pipe de terre de Gouda, en suivant Krina des yeux. Puis sa tête dodelina : la pipe allait tomber quand Krina la prit, et le vieil homme s'endormit, le bonheur au cœur.

Krina, ayant tout remis en ordre, se reposa un peu sur le banc, devant la porte. Mais bientôt elle rentra ajuster son bonnet; elle prit alors de chaque côté deux des plus petits; elle enjoignit à Antje et Pietje de se placer aux deux bouts, et, en une rangée de sept, se tenant tous par la main, ils allèrent faire un tour de kermesse.

Les enfants voulurent monter sur les chevaux de bois.

— Allons, vous avez tous été sages, fit Krina. Toi Antje, et Pietje, vous êtes grands, montez chacun sur un cheval, mais tenez-vous bien... Nous, mes petits pigeons, nous allons prendre une barquette.

Ils tournèrent deux fois.

— Maintenant, venez vous promener.

Ils se remirent en une rangée de sept, se tenant tous par la main, et flânèrent par le village, s'arrêtant à droite et à gauche à bavarder avec les femmes, qui au seuil des maisonnettes

bordées de bandes de géraniums et d'œillets du Japon, balançaient, en un pas cadencé, les bébés sur leurs bras.

VII

Maatje était entrée comme ménagère à la seigneurie le soir même, sans répugnance, elle partagea le lit du baron difforme.

Il lui acheta de beaux vêtements. Elle eut tous les bijoux dont les paysannes zélandaises sont si friandes : deux colliers, l'un de six rangées de vrais coraux à fermoir d'or plein, un autre de six tours de grenats, à fermoir en filigrane d'or; des bagues à chacun de ses doigts gourds; la bourse de velours noir au lourd fermoir d'argent; des flacons à eau de Cologne et des bonbonnières en argent repoussé. Elle s'adornait toute la journée comme un fétiche, et se plantait devant toutes les glaces du château.

La valetaille s'était concertée pour lui rendre la vie impossible, mais, dès les premiers jours, ils furent désarmés par sa gaîté, et ses clignements d'yeux derrière le baron. Quoi ? ces domestiques, c'étaient des gens comme elle : la livrée lui en avait d'abord imposé, mais, comme ils comprenaient la vie de même façon, c'est avec eux qu'elle se sentait à l'aise. Quand le baron chassait, elle s'installait à la cuisine; s'il recevait à dîner, elle distrayait des bouteilles de vin qu'elle allait boire à l'office, en trinquant et plaisantant de son larcin. Pour ce qui était de sa charge de ménagère, elle en riait, disant que ce ne serait certes pas elle qui commanderait ses égaux... Sa joie remplissait le château, et même le baron, maladif et hargneux, avait l'air plus content de vivre.

Lorsqu'elle pouvait s'échapper pour aller voir ses enfants,

elle achetait en route une casquette à floches pour Pietje, une guimpe pour Antje, des tambours et des poupées pour les autres; les bonbons, elle les prenait au château. Sans penser aux médisances, elle accourait dans ses beaux vêtements, couverte de bijoux, et alors c'étaient des attendrissements, des joies et des rires, que la chaumière en retentissait.

Voici, Antje, une guimpe; viens, Pietje, que je te mette ta casquette... Oh ! mes petits trésors, voilà des joujoux et des bonbons...

Krina voulait lui dire qu'elle ferait mieux d'acheter des bas et des souliers pour les enfants, mais la voyant si belle avec tous ses petits, les mains levées vers elle, et adorant leur jolie mère de joie, elle avait pitié de la sentir si inconsciente.

*

Le grand-père avait fait une brèche dans la haie qui séparait les jardins. Krina, au petit jour, y passait, et allait chez Terbeek allumer le feu, ranger la chambre et mettre bouillir l'eau pour le café. Alors elle éveillait les trois grands, les faisait se laver et se peigner, puis, ayant coupé les tartines, rentrait chercher les trois petits, qui maintenant habitaient chez elle. Après le déjeuner, elle envoyait les grands à l'école et emmenait les plus jeunes à la plage : elle les asseyait dans le sable à faire des pâtés, ou, s'il pleuvait, dans la cabane. À midi, tous prenaient là du café et des tartines : elle avait arrangé avec le grand-père de faire le repas chaud le soir, après le travail. Les enfants couchés, elle lessivait, raccommodait, repassait jusque tard dans la nuit.

Les bijoux de sa mère, le matelas de plumes, elle les avait vendus pour subvenir aux besoins des enfants de Wannes. Elle s'était imposé comme règle de tout sacrifier au souvenir

du seul homme qu'elle eût aimé : même Maatje, d'où était venu tout le mal, elle la voyait sans rancune... Il l'avait aimée follement : il en était mort... mais comment discerner si il avait bien ou mal fait ? Le soleil s'éteignait pour lui sans Maatje, comme pour Krina sans Wannes. Aurait-elle sacrifié son Wannes pour un autre homme ? Non ! mille fois non ! Alors comment, lui, aurait-il sacrifié Maatje pour elle ?...

Maintenant qu'elle était plus âgée et que, pendant des nuits et des jours, seule dans sa maisonnette, elle avait débrouillé tout cela dans son cerveau, non, elle ne pouvait garder rancune, et Maatje, aussi bien que les enfants, pouvaient compter sur elle, comme étant une survivance de Wannes.

*

On avait dû interdire le baron, rongé par un mal héréditaire. La famille renvoya Maatje, qui était enceinte. Elle rentra chez elle, perdue, désœuvrée, ne pouvant s'occuper de rien, inconsciente du scandale que causaient ses riches atours, et son état qu'elle étalait ingénument.

Elle ne s'informait même pas comment l'on vivait. Elle courait chez les voisins, et ses éclats de rire remplissaient à nouveau les maisons des alentours. La repousser, personne n'y songeait : même les femmes étaient si pénétrées de son infériorité qu'aucune, malgré sa beauté, ne la détestait.

Le grand-père et Krina gagnaient à peine assez pour subvenir aux besoins de tout le ménage. Ils convinrent de vendre la maison et quelques lopins de terre qu'il possédait encore, et d'aller vivre tous ensemble dans sa maison à elle.

*

Maatje était depuis deux jours dans les douleurs. Bien qu'il ne fût pas dans les habitudes de recourir à la sage-femme, Krina, qui n'avait pas l'expérience, l'envoya chercher à Westkapelle. L'enfant ne se présentant pas bien, la sage-femme demanda le médecin. Il dut arracher l'enfant par lambeaux, et déclara que, s'il avait vécu, c'eût été un malheureux atteint du même mal que le père.

— La pauvre, dit-il à Krina, elle ne rira plus, je ne pourrai pas arrêter l'infection.

Quand tous furent partis, Krina s'assit à côté du lit. Maatje, anéantie, la regardait; ses yeux qui avaient eu tant d'éclat, étaient indifférents.

— Maatje, tu seras bientôt guérie, et nous vivrons heureux tous ensemble.

Soudain son regard se ranima, elle leva les bras, les jeta autour du cou de Krina et murmura :

— Je ne veux pas mourir. Dis, Krina, je ne mourrai pas...

— Oh non, chère âme, tu guériras.

Krina la prit dans ses bras et, toute la nuit, les yeux dans les yeux de Maatje, elle lui parla de la vie, de l'avenir, de sa beauté, de ses ors et de ses robes, et ainsi, souffle dans souffle, Maatje renversa la tête sur son épaule et, dans une heureuse torpeur, expira.

Krina la coucha doucement, lui croisa les deux mains sur sa poitrine gonflée de lait, et se redressa lentement :

— Ah, fit-elle, dans un spasme, je vais pouvoir les élever...

Le Grelotteux

I

Dirk, à trois ans, ne savait pas marcher. Le ventre ballonné, les jambes trop maigres repliées sous lui, il se traînait par terre, emmailloté de plusieurs langes, le derrière écorché, macéré dans ses déjections : on avait bien autre chose à faire que de le changer constamment.

Il avait la tête trop grosse pour le corps, une figure de Saint-Jean Baptiste aux grands yeux bleus, mais dont les pupilles étaient si dilatées et le blanc si azuré qu'ils en semblaient noirs; cependant le regard restait bleu, et toute la physionomie avait une expression si douce et souffrante, et si délicatement intelligente, qu'on le regardait toujours à plusieurs reprises.

Il était très sage et demandait en bégayant qu'on lui remît du sucre dans sa suçotte.

Les rares fois qu'on le lavait étaient des moments de sup-

plice pour lui : le savon noir sur sa peau à vif, le faisait hurler. Mais après, il était transfiguré : sa figure devenait rose, ses yeux brillaient; assis à terre, il croisait ses petits bras sur sa poitrine et, en balançant le corps et la tête, il chantait :

— Petite mère, pepetite mère, mets du sucre, du susucre à ma suçotte, susususuçotte...

Puis il nous regardait d'une façon espiègle, et ajoutait :

— Je n'ai papas bébégayé... je suis grrrand...

Ou il s'approchait de la nichée de petits chats et leur promettait que, quand lui et eux sauraient marcher, ils descendraient l'escalier à pied.

Il ne connaissait cette descente que pour l'avoir faite à plusieurs reprises, en roulant de haut en bas, et s'être blessé cruellement. Descendre cet escalier était son désir ardent : c'est par là qu'on apportait le pain; et par là que nous descendions pour aller jouer; c'est par là que montait le vent, qui le faisait rire aux éclats, lorsqu'il le caressait ou le fouettait.

— Je veux prendre, bégaya-t-il, en faisait le geste de serrer le vent sur sa petite poitrine creuse.

Savait-il que ma mère était allée au mont-de-piété porter quelques hardes, il l'attendait, assis sur le palier obscur; aussitôt qu'il la voyait, il se penchait au-dessus de l'escalier en criant :

— Mère, as-tu du sucre pour ma suçotte ?

C'est encore là qu'il me guettait, si je lui avais promis de rapporter des fleurs des champs. Un bouquet de pissenlits le faisait jubiler et oublier sa suçotte, et, lorsque je lui en tressais une couronne, il fallait le hisser sur la cheminée pour qu'il pût se voir dans la glace.

*

Quand il sut marcher, il cheminait, les deux poings, toujours bleus de froid sur l'estomac, le corps courbé en avant, l'échine et les jambes raides, la culotte toujours pleine, répandant une odeur de plaies et d'excréments qui le faisait repousser par tous. Autrement il était propre, — jamais de taches ni les mains sales, — jouant seul, avec une poupée sans tête.

Si on lui marchait sur les mains ou qu'on le repoussait rudement à cause de son odeur, il poussait des braiments identiques à ceux de l'âne. Alors seulement, on sentait en lui la révolte et le reproche : il les braillait avec fureur.

Nous l'avions surnommé «le gretotteux».

À l'école, il apprit avec une rapidité incroyable, mais ma mère, surmenée et devenue indifférente, nous y envoyait très irrégulièrement : il apprit donc, comme nous tous, très peu de choses.

On obtenait tout de lui avec de la douceur, mais, dès qu'on voulait le contraindre, il poussait des braiments furibonds et obstinés, et se laissait plûtot assommer que d'obéir.

Son sang-froid était héroïque.

Un jour que ma mère voisinait, je m'étais coupé le doigt : je criais éperdument.

— Coupe-moi aussi, me dit Dirk, je veux avoir mal comme toi, mais je ne crierai pas.

Je me tus.

— Coupe donc, tu verras.

Je pris son petit doigt entre les miens et, avec le canif, je lui fis une entaille : il ne retira même pas son doigt. Je le regardais, ahurie.

— Tu vois, ça ne fait pas mal, tu n'as plus mal, dis ?

Il mit sa main sous son tablier et s'en alla pour cacher sa douleur. Il avait alors cinq ans.

L'un de nous était-il malade, son imagination se faisait inépuisable pour le distraire. Pendant mes accès de fièvre, il prenait une grande cuillerée de quinine devant moi, pour me persuader que ce n'était pas mauvais, et pas un muscle de son visage ne bronchait. Ainsi pour l'huile de foie de morue : il dissimulait son dégoût, mais s'en allait vite aussitôt que je l'avais prise.

II

La marchande de tripaille pour les chiens et les chats passait une fois la semaine au Haarlemmerdyk, en criant d'une voix éraillée : *Versche Waar* «denrée fraîche».

Elle levait la tête en regardant les fenêtres des clients, puis allait crier aux caves et à l'entrée des impasses. Alors tous les chiens de quartier accouraient; tous ceux qui étaient attachés ou dans les maisons, aboyaient, jappaient, hurlaient. Les chats sautaient des gouttières, sortaient des coupures, bondissaient des caves, et, les yeux à moitié fermés, le dos haut, le poil hérissé, la queue droite, marchant sur la pointe des pieds comme en un pas de parade, ils venaient se frotter contre le tablier ensanglanté de la marchande. Quelques-uns sautaient sur ses épaules, s'accrochaient à elle, en ronronnant passionnément; d'autres, la tête levée, faisaient des «Waouwaouwaw», en ouvrant une bouche aux petites dents pointues et aux babinettes humides et fraîches.

La marchande de tripaille était une grosse femme du «Jordaan*», au nez défoncé comme par un coup de poing, une taie sur l'œil gauche, mais l'autre œil était grand, noir et

* Quartier populaire d'Amsterdam.

caressant, comme d'un jeune cheval. Elle me demandait quelquefois de garder sa charrette; en lui parlant, je tournais la tête un peu à gauche pour ne voir que le bel œil.

Elle portait, comme toutes les femmes de ce quartier, un caraco blanc sur un amoncellement de jupons, qui la faisaient marcher en se balançant et haussant une hanche après l'autre. Le bonnet tuyauté était posé sur des bandeaux noirs, gras, qu'une raie d'un pouce de large séparait; elle les frottait constamment d'un morceau de tripe, pour les faire reluire et tenir raides.

Elle découpait, sur le bord de la charrette, les tripes, les mous de veau, le foie pour les chats riches, et les portait aux clients, pendant que chiens et chats la faisaient trébucher.

Les bêtes dont les propriétaires n'achetaient rien recevaient quand même quelques débris.

— Tiens, vieux, ce n'est pas ta faute si tes maîtres sont des chiens.

Dirk avait dix ans, en paraissait sept, et errait les trois quarts de l'année sur la rue.

— Fiston, veux-tu remettre ça pour moi, là au troisième, car les bêtes videront ma charrette si je m'éloigne.

— Si vous donnez quelque chose à Baatje, je porterai toujours la denrée fraîche chez les clients.

— Tope, fiston.

Et elle jeta une bonne bouchée à Baatje, le chat de Dirk.

Depuis, chaque fois qu'elle venait au Haarlemmerdyk, Dirk allait livrer la denrée, les chats et les chiens gambadant autour de lui.

Et d'une rue à l'autre, la femme emmenait le petit, jusqu'à ce qu'un soir il ne rentrât pas.

Ma mère ne fut pas autrement inquiète.

— Il sera, dit-elle, chez la femme à denrée fraîche : elle m'a

prévenue que, s'ils étaient trop éloignés du quartier, elle l'aurait fait coucher chez elle.

Et l'on ne s'en occupa plus.

En effet, huit jours après, quand la marchande revint, Dirk l'accompagnait.

Il déambulait, courbé et raide, la culotte pleine, se débattant contre les chiens et les chats, courant d'un client à l'autre, en portant, dans ses mains souillées de sang et gonflées d'engelures, la denrée fraîche. La graisse de tripe dont la marchande avait imbibé sa tête pour en détacher les croûtes, dégoulinait de ses boucles blondes. Une autre odeur, celle de tripaille en corruption, s'était ajoutée aux siennes. En parlant à la femme, il détournait comme moi la tête, pour ne voir que son bel œil.

Sans plus, il nous dit, bégayant très fort :

Je mange de la viande toute la journée. Pas une pomme de terre, pas une bouchée de pain, que je n'avale sans un morceau de foie, de mou, ou de la panse.

La marchande se plaignait qu'il était insatiable.

— Il mange sans s'arrêter ma denrée fraîche, et la nuit, il fait caca dans le lit, c'est intenable : il pue sept heures audessus du vent... Je l'avais d'abord fait coucher avec moi, car il me fait pitié, ce môme, mais j'ai dû le mettre paillasse par terre.

Au bout d'un mois, elle le renvoya : il avait contracté une inflammation d'intestins, qui rendait son incontinence permanente.

Il en guérit du reste assez vite : nous ne vivions justement que de riz, que des dames charitables nous donnaient largement.

III

Dirk avait le goût de l'isolement.

Un soir, il s'était couché dans notre vieux fiacre, que mon père, faute de garage, devait laisser sous les arbres de la place. La première fois, ma mère s'inquiéta, puis s'y habitua, et Dirk, presque tout l'été coucha dans le fiacre.

*

Le jour que mon père quitta Amsterdam pour la Belgique, il était ivre. Dans son attendrissement d'ivrogne, il ne pouvait se séparer de Dirk qui le conduisait au bateau : il l'emmena.

Le petit était en loques, des sabots troués aux pieds, un gilet d'homme comme veste. Quand le lendemain, mon père se réveilla dégrisé, à Rotterdam, et qu'il vit le gosse à côté de lui, il voulut le battre, parce qu'il l'avait suivi.

*

Dirk, à quatorze ans, était toujours petit et malingre. Nous habitions depuis quelque temps un faubourg de Bruxelles, où mon père nous avait fait venir. Ma mère présenta Dirk dans plusieurs ateliers, pour qu'il apprît un métier, mais partout elle était éconduite, à cause de la petite taille et l'air souffreteux du gamin.

Il n'allait plus à l'école et courait toute la journée dans l'Allée Verte, où, avec d'autres garnements, il apprenait à nager dans le canal.

Il rentra un jour le nez en sang et tuméfié.

— Je me suis battu, mais ce n'est pas moi seul qui saigne.

Les gamins avec qui je jouais voulaient se payer des cerises, et donnaient chacun un sou pour pouvoir en acheter une livre, parce qu'ainsi on en a plus. Moi, je n'avais pas de sou, alors un m'appela : « lécheur d'assiettes de l'hôpital ». Je suis tombé sur lui... après j'ai traversé sept fois le canal à la nage pour montrer qui je suis...

Comme mon père s'était désintéressé de nous, je devais faire vivre le ménage avec ses sept enfants, et, au lieu de pouvoir apprendre un état, j'allais poser chez les peintres.

Quand je revenais d'avoir posé, mon premier mot était de demander à ma mère si elle avait trouvé un atelier pour Dirk. Sur ses réponses évasives, j'entrais dans des fureurs folles. Je la rendais responsable de ce qu'il se perdait, et je battais Dirk.

— Chacharogne, fais-moi grandir, chachacharogne !! hi-han, hi-han ! braillait-il.

Souvent j'allais moi-même chez des coiffeurs et des tailleurs demander s'il ne leur fallait pas un apprenti; mais, quand ils me faisaient revenir avec Dirk, ils n'osaient l'engager.

Un ouvrier peintre en bâtiment, établi à son compte, finit par l'embaucher pour porter ses pots et aider sa femme dans le ménage; à midi, il l'envoyait chercher son dîner.

Le soir il jouait de l'accordéon, et Dirk en apprit le maniement.

Il travaillait ainsi depuis quelques mois, quand il nous raconta que son patron et lui, ayant achevé de peindre une maison ouvrière, étaient allés reprendre des pots de couleur au grenier. Le patron lui avait rembourré ses vêtements de linge mouillé qui séchait sur des cordes; rentré à la maison, il avait retiré le linge pour le donner à sa femme; puis il s'était montré très gentil pour Dirk et l'avait laissé s'exercer sur l'accordéon.

Ma mère s'effraya :

— Imbécile, si l'on s'était aperçu de la disparition de ce linge avant que vous eussiez quitté la maison, et qu'on vous eût fouillés, c'est toi qui aurait été le voleur...

À un temps de là, le patron fut arrêté : en peignant une façade, il s'était introduit dans la maison et avait volé les bijoux. Il voulut encore les cacher dans les poches de Dirk, mais celui-ci refusa.

La femme vint, affolée, chez nous, l'accordéon noué dans une serviette.

— Dirk, supplia-t-elle, ne charge pas mon mari, ne raconte pas cette affaire de linge, et je te donne l'accordéon.

— Je n'aurais rien dit, mais j'accepte le cadeau, car jamais, jamais, je ne pourrais m'en acheter un...

Le voilà sans atelier; par contre, il ne cessait de s'exercer sur cet instrument.

Maintenant il sortait avec l'accordéon, les samedis et lundis soirs, et le dimanche toute la journée : il allait jouer dans les estaminets et les guinguettes, et rapportait de l'argent.

*

Dirk était chaste. Les gamins de quatorze et quinze ans qui, en sortant des salles de danse, violaient en bande les filles qui s'étaient hasardées en leur compagnie, ne faisaient pas son affaire : il les fuyait.

Le soir, à l'Allée Verte, une vieille prostituée débauchait les petits garçons pour un sou. Dirk se sauvait, regardait de loin, et criait à Kees qui y allait :

— Ne te faut-il pas deux briques sous les pieds ?

Il n'avait du reste pas d'amis. Ceux de notre classe ne l'aimaient point : il était trop délicat, et un habit acheté au

décrochez-moi-ça en faisait tout de suite un petit monsieur. Tout le je-ne-sais-quoi du gamin les prévenait qu'il n'était pas des leurs.

*

Ma mère cependant lui avait trouvé un autre patron peintre. Il allait à son travail avec une stricte régularité et y prenait goût; mais voilà qu'un jour, vers midi, il rentra :

— Comment, tu reviens ? tu as cependant pris des tartines avec toi.

— C'est fini, j'ai eu mon congé.

— Ah !... pourquoi ?

— Nous travaillions sur l'échafaudage. Le patron avait besoin d'un pot de couleur qui se trouvait à mon côté, et, au lieu de demander : « Dirk, donne-moi ce pot », il me dit : « Pâle chieur, passe-moi ce pot, et plus vite que ça... »

« Alors j'ai répondu : « Répétez, et je vous flanque en bas de l'échafaudage ». Il n'a rien répété : il a pris le pot, et pendant toute la matinée, m'a appelé « petit camarade ». Mais à midi, comme nous étions descendus, il a voulu me donner des coups de pied. J'ai sauté hors de sa portée et lui ait dit : « C'est vous qui êtes un pâle chieur de vouloir faire le personnage avec un moins fort que vous... » Qu'il traite ainsi les Flamands, mais, moi, je ne me laisse pas faire...

IV

Maintenant il allait souvent à la campagne derrière le château de Laeken : il y avait là d'admirables arbres, des champs et des prairies. Il en rapportait des fleurs et des hannetons.

— Regarde ces marguerites : y a-il quelque chose de plus beau ? Le cœur est comme un cabochon d'or battu; et ces chèvrefeuilles ? sens ce parfum... Hein, c'est autre chose que la puanteur des canaux d'Amsterdam... Dire que je n'avais jamais vu d'autres arbres que ceux du Voorburgwal, et jamais de champs ni de prairies... et tu pleures les canaux...

Ah ! oui, je les pleurais...

Je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir le canal des Seigneurs, ses palais sombres aux perrons à escaliers doubles, avec leurs grilles et leurs chaînes de fer forgé... Les hautes fenêtres à carreaux mauves, où de temps en temps apparaissaient la cornette blanche d'une vieille servante, ou la haute coiffure d'une dame du Second Empire, étaient voilées de rideaux sobres, qui n'avaient rien du jupon de cocotte, comme les rideaux d'ici... Je revoyais onduler l'eau noire, surplombée de vieux arbres...

Toute cette calme intimité, cette dignité placide, m'avaient conquise déjà, petite fille, et j'avais grand-peine à m'habituer à ce manque de sérieux et ce sans-gêne qu'on prend dans ce pays-ci pour de la liberté. J'avais la nostalgie des ponts de pierre en dos d'âne où, par-dessous l'arche, on apercevait, se reflétant dans l'eau sans une ride, les maisons avec leurs bancs et leurs portes sculptées, les chiens jouant sur les quais, et les arbres et les gros nuages... J'avais des attirances morbides vers ce recueillement que je trouvais sur mes canaux silencieux, où le bruit est amorti par un pavement de briques, où je me ressaisissais quand je fuyais le tapage et les émanations pestilentielles de notre taudis.

Ici... où fuir ? Est-ce qu'on a une vie intime ici ? Les femmes vont au cabaret... Est-ce qu'on pense derrière ces façades incolores ?

Tout me déplaît dans ce pays... Ces gens, toujours en liesse,

ne peuvent s'amuser que précédés d'une grosse caisse faisant des « boum ! boum ! » stupides, et, sans ce vacarme, leur cerveau reste engourdi. Il y a des kermesses tout l'été, dans tous les faubourgs, et en avant la rigolade...

En sortant de la messe, on se soulage autour de l'église, puis on entre à l'estaminet. L'estaminet, c'est leur sanctuaire... ils y conduisent, au sortir de la Sainte Table, les filles en robe de première communion et les jeunes garçons, le brassard blanc à frange dorée au bras : et toute la famille, y compris les communiants, rentre titubante.

J'avais une petite amie servante, elle me disait que ses patrons, des commerçants en gros, habitant une belle maison fermée, prenaient leurs repas dans la cuisine. Le fait est que les dames rougeaudes d'ici doivent se trouver plus à l'aise dans les sous-sols que dans les salons...

Les rares fois que j'avais été passer une après-midi chez l'une ou l'autre voisine, j'en étais revenue avec une sensation d'amoindrissement : on m'avait fait boire du faro alourdissant, on n'avait parlé que d'hommes, de kermesses, de superstitions...

En Hollande, quand j'allais en visite, nous buvions du thé dans des petites tasses, en suçant du sucre candi. On me montrait, sur une étagère, un coquillage qu'un fils matelot, avait rapporté des Indes, ou, dans un pot suspendu au plafond, par des fils de fer, une belle plante dont les branches descendaient en serpentant. Chez les plus pauvres, se trouvait, sur la table, la boîte à coudre en acajou, surmontée d'une pelote verte.

— Une pièce de famille, elle me vient de ma grand-mère, disait la voisine.

Bientôt elle ouvrait un tiroir pour montrer les petits bonnets et la robe de baptême qui avaient servi à tous les enfants, et le châle de la grand'mère ou le bonnet de noce de la mère

étaient exhibés avec attendrissement... Ici rien... on dirait qu'ils n'ont jamais eu de grand-mère...

Et leur langage... leur flamand n'a rien d'humain : ils ne possèdent pas la dixième partie du vocabulaire, même usuel. Il ne m'étonne point qu'ils n'aiment qu'à brailler : pas moyen de causer dans ce jargon, et avec le peu qu'ils en savent...

V

Le soir, Dirk fermait les fenêtres et ouvrait sa boîte à hannetons; sa figure s'illuminait à les voir voler dans la chambre.

— Écoute, on dirait l'accordéon...

Et il les accompagnait de « Zuzuzuu » sifflés entre les dents; puis il prenait l'accordéon et essayait de lui faire rendre le son.

— Les gamins s'amusent à leur arracher les pattes et les antennes, et, avec leurs casquettes, ils en abattent des centaines; qu'ont-ils à cela, les brutes ? tandis que ceci, hein, zuzuzuu...

Alors il ouvrait la fenêtre.

— Ils étoufferaient la nuit dans la boîte, et demain j'en prendrai d'autres...

Pendant tout le mois de mai, il y avait concert de hannetons chez nous.

*

Un jour, il m'apporta une branche d'églantines roses; il me la mit sur la tête.

— Voilà, princesse, je te couronne de roses, fit-il, en une gaîté discrète qui spiritualisa étrangement sa figure.

— Huhu, dit ma mère, dès qu'il s'agit de fleurs, vous êtes

bien ensemble... Quand Keetje était petite et que je la chargeais de garder les enfants, elle filait avec d'autres gamines à la Haute Digue, et revenait enguirlandée comme une vierge de procession. Le bébé s'était presque «crié une hernie», et Keesje et Naatje avaient failli se faire écraser. Quelle créature enfantine c'était ! Elle n'a qu'à voir des fleurs pour que ça lui reprenne.

— Ah mais, c'était à vous, mère, de garder vos enfants : j'étais une gosse moi-même... Vous nous laissiez seuls, pour aller chez les voisines parler de votre jeune temps, de vos robes d'alors, de vos amoureux et de vos ors. Vous auriez mieux fait de ne pas avoir tant d'enfants que de les laisser à l'abandon, pour vous promener avec l'aînée devant les magasins de mode...

«Je me rappelle comment toute la caravane d'omnibus et de voitures, dévalant le Haarlemmerdyk aux heures des trains, devait s'arrêter parce que Keesje et Naatje étaient tombés en traversant la chaussée, et comment Dirk, qui s'était fait un trou à la tête en se cognant contre une barre de fer barbelée, faillit mourir de perte de sang...

«Je me souviens aussi des chansons de filles abandonnées avec leurs enfants, que vous chantiez et nous racontiez, sur un ton à fendre l'âme. À huit ans, je pleurais de commisération pour ces pauvres filles, et leurs mioches qu'elles devaient déposer aux Enfants Trouvés !... Votre manière de conter était heureusement si innocente que nous ne pouvions comprendre le tout, car, innocente, vous n'avez cessé de l'être, jusqu'à m'envoyer, avec des chaussures à raccommoder, chez ce cordonnier connu pour abuser des petites filles : dans votre candeur, vous refusiez d'admettre ces choses...

«Vous m'avez toujours traitée de créature enfantine, parce qu'à dix ans je préférais jouer avec les poupées et les fleurs à

commérer avec vous, comme Mina. C'est vous qui êtes une créature enfantine, et, si nous sommes tous perdus, c'est que vous n'êtes jamais sortie de votre jeunesse...

«Du reste, Dirk, tu ne vas pas continuer à te balader à la campagne, tu vas te remettre chez un patron. C'est la saison des peintres : il te sera facile de trouver un atelier, et tu pourras, avec de l'application, devenir décorateur, puisque tu commences à peindre les bois. Tu vas avoir seize ans...

— Et de quoi allons-nous manger ? des soixante-quinze centimes par jour que m'offrent les patrons ?...

«Tes artistes partiront bientôt pour la campagne, et tu ne gagneras plus rien. Avec mon accordéon, je gagne plus en deux jours qu'en une semaine de coups de brosse, et j'en ai assez de la faim...

«Maintenant que je mange, que je vais nager et respirer un autre air que celui de notre habitacle à punaises, je grandis... je ne suis plus le grelotteux.

En effet il s'était élancé comme une gerbe, souple et fin; sa tête blonde, sur son long cou, était magnifique; ses dents, parfaites, et l'entour de sa bouche s'ombrait d'un duvet d'or. Ses jambes étaient longues et nerveuses; ses grandes mains, flexibles; il avait l'élégance des statues d'éphèbes grecs, dont je voyais des moulages chez les sculpteurs.

Cependant son regard était changé, et, quand il jouait de l'accordéon, son expression devenait rancunière : c'est moi surtout qu'il regardait avec ressentiment.

— Tu m'as battu, disait-il, en continuant de jouer, quand je chiais dans ma culotte, et c'était une maladie... tu m'as pincé parce que je trouvais pas d'atelier, comme si c'était ma faute que j'étais petit et chétif... vous m'avez tous martyrisé... Cela ne se passera plus ainsi : je ne veux plus de la misère; quant à me laisser frapper, touche-moi donc, pour voir...

VI

Dirk rentra à une heure du matin, avec un jeune Allemand qui lui avait demandé le chemin du bureau de police. Le bureau était à quelques rues de là; mon frère s'enquit de ce qu'il allait y faire.

— Demander asile, répondit l'Allemand. Je ne trouve pas de travail; je suis depuis plusieurs jours dans la rue.

Dirk l'emmena chez nous.

L'Allemand resta cinq semaines, et partit un jour sans dire merci ni prévenir.

Un autre soir, Dirk arriva accompagné d'une petite paysanne flamande ayant un nourrisson au sein. C'était une toute jeune servante, sortie le matin même de la Maternité, et qui naïvement était retournée, avec son poupon, chez ses anciens patrons qui l'avaient éconduite. Alors, à la rue, sans argent, elle avait erré, et le soir, avec ses derniers six centimes, était entrée dans un cabaret boire un demi-verre de bière. Dirk y jouait de l'accordéon; au moment de la fermeture, quand le patron avait déjà fait sortir tout le monde, la fille se mit à pleurer et raconta sa détresse. Ainsi Dirk nous l'amena.

Elle était fort avenante et honnête. Elle trouva tout de suite de l'ouvrage comme lavandière; elle resta avec son bébé chez nous et nous indemnisa scrupuleusement.

Quand Dirk voulait étudier un nouvel air de danse, il se réfugiait au grenier et répétait à l'infini la même phrase ou la même note, jusqu'à ce qu'elles eussent l'éclat ou la douceur voulue. Il savait mettre dans son jeu un entrain et une fougue, qui emberlificotaient les plus indifférents : il y mettait tout, comme dans ses braiments. Dès qu'il jouait pour lui-même, il laissait là les fioritures.

— Je reviendrais sans un sou, si je jouais ainsi pour les gens, disait-il, mais lorsque j'ajoute des zigzags, des sauts de chèvre, des boucles et des notes traînées, je fais une grosse recette, et si j'accompagne en sifflant, alors on me donne des cigares et des verres de bière...

*

Un matin, révoltée de ce qu'il ne cherchait plus d'atelier, je montai au grenier où, depuis des heures, je l'entendais tirer l'accordéon.

Parmi des pots de couleur se trouvait une toile peinte : une prairie d'un vert acide, un ciel où les nuages bleus et blancs, sans atténuation, se heurtaient, et deux vaches : des bêtes en bois, maigres, hautes sur pieds comme des chevaux, avec des cornes comme des outils de crime. Elles avaient les pis aplatis, pareils à des vessies vides; elles couraient dans le vert en des enjambées folles, les mâchoires ouvertes en des clameurs de détresse, et battant autour d'elles de leurs longues queues, tels des fouets.

Comme je le regardais :

— Elles hurlent de faim, fit-il.

Je pris la toile et aperçus, derrière, une autre peinture.

Sur un fond de soufre, une tête de mort était peinte : crâne énorme, deux trous comme des puits pour les orbites, un autre pour le nez, et des mâchoires atrophiées, tirées de côté comme par une convulsion, garnies de toutes petites dents molles.

— Quelle horreur, fis-je, c'est mal fichu : les mâchoires et les dents sont trop petites.

— Tu crois ?... Ces mâchoires et ces dents n'ont pas eu assez à mâcher : elles n'ont pas grandi.

— D'où viennent ces croûtes ?

— Elles sont de moi.

Écoute, Dirk, tu perds la tête : ce n'est pas à cette peinture-là qu'il faut t'essayer. Cherche un atelier; tu ne dois pas gagner beaucoup, pourvu que tu apprennes : un artiste m'a engagée pour six mois, à condition qu'entre deux tableaux, je raccommode un gobelin. Tu n'es plus l'avorton que tout le monde repoussait, tu es un grand gaillard de dix-sept ans.

— Oui, trop grand maintenant, et je ne peux plus me passer de l'air des champs et de l'odeur des guinguettes.

Il prit son accordéon et se dirigea vers la porte.

— Tu deviens un vagabond, tu te plais avec la racaille, tu finiras en prison !

— Ah ! princesse humiliée, tu apprends toutes ces belles choses dans les livres. Peuh !...

Il dévala l'escalier.

— Tu sais, mère, Dirk est pour les requins : il ne fera plus jamais rien de bon.

— Laisse donc. Nous n'avons pas eu le choix avec lui; il rapporte de l'argent, il ne vole pas : que veux-tu de plus ?

— Ah ! zut !

VII

Dirk n'était pas rentré. Après deux jours, ma mère partit à sa recherche, mais on ne sut où il était passé.

— Voilà la reconnaissance des enfants ! dès qu'ils sont à même de se débrouiller, ils lâchent les parents.

— Le fait est qu'il vous a une grande dette de reconnaissance. L'enfance qu'il a eue, celui-là !... Ah la la !

— Comment lui donner à manger, quand je n'en avais pas moi-même ?

— Non, mais sa culotte pleine... ses croûtes de poux... Vous auriez pu les nettoyer et l'envoyer à l'école : elle ne vous coûtait rien.

— Crois-tu qu'un enfant peut apprendre grand-chose à l'école, le ventre vide, avec des vêtements mouillés sur lui quand il pleut, et à moitié gelé l'hiver ?... Tu parles toujours selon ton intelligence.

— Ah ! non, je le sais, et pour cause, qu'il est impossible de suivre des leçons dans l'état où nous étions toujours; mais on ne court pas la rue... C'est surtout la rue qui l'a perdu, et par votre négligence...

— Ton père et moi, nous avions du courage en nous mariant : tôt et tard il travaillait pour soigner les chevaux, et par tous les temps il devait nettoyer les voitures dehors, que ses mains se crevassaient et gonflaient comme des coussinets; il gelait presque sur son siège, aux enterrements. Moi, j'ai crevé mes yeux à faire des dentelles aussi longtemps que j'ai pu : j'en faisais avec un petit qui tétait, mais j'ai été submergée par ces neuf enfants... J'ai passé seize ans à être enceinte et à allaiter... Ton père ne pouvait, avec la plus grande énergie, gagner de ses dix doigts de quoi nous nourrir : j'ai dû mendier, j'ai été une bête de somme dès mon enfance, mais, depuis mon mariage, cela dépasse mes forces, et voilà...

— Pourquoi avez-vous eu tant d'enfants ?

— Et lequel de mes enfants n'aurais-je pas dû avoir ?... Je les ai tous également aimés.

Elle sanglota longuement.

J'avais trop de rancune pour la consoler : et puis, encore une fois, pourquoi ont-ils eu tant d'enfants ?... Dirk et moi n'aurions pas mieux demandé que de ne pas être.

*

Je me mis à songer.

« Le roi et ses hommes ont bien su organiser le militarisme. Pourquoi ne pourrait-on pas organiser l'éducation des enfants, les laver, les nourrir, les instruire dès l'âge de cinq ans, comme on le fait pour les soldats à vingt ? Ils seraient autrement solides et beaux, et les filles également. J'aurais appris bien des choses si j'avais pu, et, au lieu d'être bonne à rien, j'eusse été apte à beaucoup.

« Alors ce serait une joie d'avoir des enfants; dans l'état actuel, c'est une calamité dans notre classe. J'en voudrais douze, si je savais qu'en faire, mais maintenant je jure que je n'en aurai pas...

« Nous étions tous beaux, intelligents. Notre enfance fut un martyre... pour Dirk surtout. Son ventre n'a jamais pu s'habituer à ne digérer, durant un mois, que des crêpes à moitié cuites dans l'huile de lampe, ou pendant des semaines que des pommes de terre nouvelles, ou tout un mois du riz, selon le crédit ou la charité qu'on nous faisait. Le pauvre était toujours ballonné comme un potiron; il a eu la diarrhée pendant quinze ans...

« Pourquoi ces femmes incapables de laver un enfant n'arrêtent-elles pas leur lamentable fécondité ? On dit que les naissances nombreuses sont un bienfait, je voudrais bien savoir pourquoi et pour qui ? »

Un livre de Darwin m'était tombé sous les yeux : j'avais été très frappée de ce passage où l'on dit que, si les hommes continuent à se multiplier comme maintenant, dans autant d'années les habitants des États-Unis, à eux seuls, seraient assez nombreux pour occuper toute la terre, à raison de quatre hommes par mètre carré.

«Eh bien, la belle besogne que ce serait là !...»

Il y avait un peintre chez qui j'aimais spécialement aller poser, parce qu'il ne croyait pas que ma peau lui fût due.

C'était un homme d'une quarantaine d'années : on le disait très instruit et très riche. Il habitait un bel hôtel, et deux murs de son atelier étaient garnis de rayons remplis de livres.

— Tu sais, petite, si tu aimes la lecture, tu n'as qu'à choisir...

Au printemps, il n'y avait que des tulipes et des jacinthes dans son jardin; après, rien que des pavots, puis, seules, des grosses marguerites. À l'arrière-saison, on apportait des grands bacs d'asters que l'on mettait en terre à ras du sol, et alors tout le jardin était mauve, blanc et pourpre. En hiver, on les remplaçait par des chrysanthèmes : c'était une joie de les voir, dans le jardin dépouillé.

Il y avait une garde robe remplie de robes Empire, achetées à une vente princière. Je devais toujours m'en vêtir pour poser; quand le travail n'allait pas, il me faisait ôter les robes de l'armoire et il me fallait les endosser une à une. Il en palpait les mousselines de soie couleur chair brodées de fleurettes d'or, ou les foulards bleu pastel, à arabesques de fil d'argent; il y en avait dont la traîne s'attachait aux épaules, comme des ailes de papillon.

Une robe de satin ocre, brodée d'abeilles d'or bruni, frangée d'or dans le bas et autour de la large échancrure, fendue jusqu'à la hanche et doublée de satin jaune maïs, l'attirait surtout : il en chiffonnait l'étoffe dans ses mains, la triturait comme une fleur qu'on écrase pour mieux en savourer le parfum, et il murmurait :

— À qui a-t-elle pu appartenir ? Quelle était la femme qui a osé choisir cette couleur pour s'en parer ? Elle devait être brune, la peau ambrée impeccable, un collier de grosses per-

les autour de son cou mat et ferme; son parfum altier devait l'escorter comme une atmosphère stupéfiante. Elle devait faire flageoler sur leurs genoux les imprudents qui la suivaient... Ote vite cette robe, petite, elle te tue : il fallait un autre galbe, que celui de ta fragile carcasse d'oiselet...

Il m'engageait pour des mois et me faisait rebroder ses étoffes; lui-même m'avait appris le point.

Pendant la pose, il aimait que je parle, pour ne pas avoir l'expression figée. Alors je parlais... je lui exposais mes théories sur les enfants et la misère.

— Pourquoi tout ce monde sur la terre ? s'il n'y en avait pas autant, on aurait de la place pour semer des fèves, et ceux qui en sont privés pourraient en manger... J'adore les fèves, et vous ?

— Comment cela se mange-t-il ?

— Au lard.

— Ainsi tu crois que c'est parce qu'il n'y a pas assez de place pour en semer que tout le monde ne peut manger des fèves ?...

— Et si la terre était trop grande, on n'aurait qu'à créer des parcs : ceux qui habitent les caves empuanties et les impasses obscures d'Amsterdam, iraient s'y dégourdir.

— C'est ça, petite, quand on changera l'ordre social, on te consultera... tu t'emballes trop, te voilà toute rouge... tu sais, tu parles de choses que tu ne comprends point.

— Je ne comprends pas la misère ?... Je la connais trop... et Dirk, et Kees, et des millions et des millions d'êtres avec nous... si encore c'étaient des crétins nés...

— Je dis que tu es simpliste : ce qui est, l'homme l'a créé, et pour le faire changer...

— De l'eau coulera sous les ponts, ricanais-je.

— Qu'es-tu en somme, Keetje,... anarchiste, socialiste, nihiliste ?...

— Je n'ai pas choisi de nom, mais Dirk est fichu à cause de la diarrhée, elle lui est venue par les conditions de vie infectes qu'il a dû subir... et cela doit changer... Dirk était bon et énergique...

— Allons, fais une autre figure... Si tu crois que la princesse, dont tu portes la robe, songeait à tout cela...

— Elle y aurait songé si elle avait eu des petits frères.

— Ses petits frères portaient des vêtements comme elle : alors pourquoi y aurait-elle pensé ?

J'étouffais de colère parce que la princesse, qui devait avoir le même corps que moi, puisque sa robe m'allait «comme peinte», n'y aurait pas pensé.

— Quand parles-tu d'amour, petite ?

— Quand on m'en parlera.

— On ne te parle pas d'amour ?

— Qu'appelez-vous l'amour ?... me renverser là, sur ce divan ?...

— Avec des ondulations comme les tiennes et une bouche faite pour les baisers, quel dommage d'être toujours en révolte !

— Si je n'étais pas révoltée, je serais un monstre...

VIII

On frappa à la porte.

Une femme de quarante-cinq ans environ entra et dit sans préambule :

— Dirk est chez moi : il a le typhus.

C'était une horrible créature, grande et sèche, presque sans cheveux, avec de grands yeux noirs à paillettes jaunes, mauvais et passionnés : elle m'inspira surtout de la méfiance.

— Il est chez moi depuis qu'il vous a quittés.

— Que fait-il chez vous ? lui avez-vous donné de l'ouvrage ?

— Il fait chez moi ce qu'il veut : je gagne assez pour deux. Il a le typhus, il veut que vous veniez.

Ma mère accompagna la femme et revint abasourdie.

— Elle tient un estaminet; l'accordéon de Dirk se trouve sur une étagère. Dans la chambre de derrière, donnant sur un joli petit jardin à fleurs, Dirk est couché dans un grand lit blanc à belle courtepointe crochetée. Il m'avait demandé de venir, je ne sais pourquoi : il m'a à peine regardée, ses yeux erraient comme absents; la femme l'a pris dans ses bras, l'a appelé « mon chéri », m'a assuré qu'elle le soignait comme la prunelle de ses yeux; lui se laissait faire... Est-ce que vraiment cette femme, qui a mon âge, se serait emparée de ce jeune garçon ?

— Vous ne savez pas qu'il y a des vieilles qui aiment les gamins ?... on dirait que vous sortez d'un couvent.

La femme était une receleuse, mais son amour pour Dirk était tel qu'elle le tenait loin de tous ses tripotages, de crainte de le compromettre. Elle avait déjà été plusieurs fois en prison, et elle avait dénoncé son mari pour s'en débarrasser.

Elle habillait Dirk à la dernière mode, lui remplissait ses poches d'argent. Une fois la semaine, elle mettait une remplaçante dans son cabaret, et ils sortaient ensemble : ils dînaient dans un bon restaurant, buvaient du vin cher, puis prenaient le café chez un pâtissier où elle le bourrait des meilleurs gâteaux; le soir, ils allaient dans un « beuglant » et rentraient très tard, éméchés. Alors elle était insatiable pour son jeune corps, et le triturait, à devoir rester au lit le lendemain pour reprendre ses forces.

Il venait quelquefois chez nous, quand je n'y étais pas.

— Elle fait des chichis et des phrases, ma sœurette, disait-il, en se posant devant la glace, pour arranger sa cravate rose à grosse épingle de doublé.

«Cette femme m'aime : quand on aime, il n'y a plus ni mien ni tien, même pas les peaux... moi qui n'ai jamais connu de femme : elle m'empêchera de faire des bêtises... Comment pouvez-vous boire ce café ? Venez donc en boire chez nous, avec des gâteaux : vous en goûterez, du café...»

J'avais toutes les peines du monde à empêcher ma mère d'y aller.

Il entra un jour en coup de vent, déposant son accordéon sur le lit.

— On l'a tuée ! !

— Quoi ? ?

— La vieille... Son homme s'est évadé pour se venger... J'étais au jardin à soigner les roses; elle, dans la chambre, devant la fenêtre ouverte; il lui a planté son couteau en pleine gorge. J'ai sauté par-dessus le mur; quand je suis revenu avec la police, il attendait : «Emmenez-moi, maintenant je retrouverai le sommeil. Je ne t'en veux pas, petit, m'a-t-il dit, je n'en voulais qu'à elle : voilà, c'est fait.» Sa fille est venue : elle m'a mis dehors, et refuse même de me donner mes vêtements.

IX

Il ressortait les soirs, l'accordéon sous le bras. Il était mal à l'aise avec nous; il dépensait son argent à de la nourriture, et filait le long des maisons parce qu'il n'avait plus de beaux vêtements. À tout ce que je lui disais pour l'engager au travail, il répondait :

— Est-elle rasoir, ma sœur ?... tu voudrais bien me battre ou me pincer, hein ? Mais tu ne m'entendras plus braire... et quant à votre nourriture de chien, il n'y a pas moyen, elle ne passe plus...

À un temps de là, il nous quitta de nouveau.

Il nous écrivit bientôt pour demander ses papiers : il voulait se marier. Il nous donna son adresse.

Il était allé peindre une maison dans un village des environs. La maison appartenait à une vieille paysanne veuve, qui y tenait un cabaret-épicerie-comestibles.

Il l'avait complètement affolée. Le curé avait fait appeler la femme, lui avait reproché sa vie débauchée avec un tout jeune homme. Elle lui répondit qu'elle allait se marier avec ce jeune homme, et que personne ne pouvait l'en empêcher. Il lui parla de son âge avancé, de son passé honnête, de ce freluquet sans scupules... Rien n'y fit : elle voulait Dirk.

— En me mariant avec lui, je suis sûre de l'avoir, disait-elle, dans sa naïveté honnête, j'en ferai un patron peintre, il n'y en a pas dans le village, et, dans mon commerce également, il me faut un aide : le meilleur aide est un mari, il aura intérêt à faire marcher les affaires.

Ma mère et Naatje allèrent à la noce. Dirk fut si aimable avec sa vieille épouse qu'elles revinrent dire qu'il l'aimait.

Il ne pensa pas une minute à travailler. Au lieu de l'aider dans son commerce, il exigea qu'elle prît une servante; il mangea et but les meilleures denrées de sa boutique; la servante devint sa maîtresse, et, à eux deux, ils torturaient la vieille.

Bientôt il vendit les terres, puis le commerce, ensuite la maison; il partit avec la servante, en emportant le magot.

La vieille vint en ville pour être plus près de nous et pou-

voir parler de lui. Elle fit des ménages de cocottes pour vivre, et était fière de dire aux voisins qu'elle aussi était Madame Oldema.

Elle arriva un matin chez nous, triomphante, elle tenait sa vengeance : Dirk demandait le divorce.

— Le divorce ! jamais... il n'a aucun grief contre moi; il m'a ruinée, mais il peut revenir, je travaillerai pour lui; quant au divorce... non, non !

*

La jeune servante que Dirk aimait passionnément lui donna un fils.

Il était si débordant de joie qu'il vint nous le montrer. Il avait pris toutes sortes de précautions pour ne pas rencontrer sa femme, de peur qu'elle ne fit du mal à l'enfant.

Il le mit sur les genoux de ma mère.

— Regarde le gaillard.

Puis il s'agenouilla, et défit les langes pour montrer son derrière.

— Tu vois, il est plus beau que son visage, si je puis dire... Mon fils n'aura pas la culotte pleine, ni le cul écorché, j'en réponds.

Et il embrassa goulûment ce petit « pépète » dodu et rose.

— Alors tu vas travailler ?

— Pour sûr... et les samedis, dimanches et lundis, l'accordéon. Ainsi nous vivrons très bien, car je ne veux pas que ma vraie femme aille travailler : elle doit allaiter mon fils... Si la vieille pouvait crever...

— Tu ne pourrais tout de même pas reconnaître ton enfant.

— Comment ?

— Tu étais marié quand tu l'as eu... Même en épousant la mère, tu n'as pas le droit de reconnaître l'enfant.

— Nom de Dieu ! tu es sûre ?...

Il pâlissait et eut un spasme, comme s'il étouffait.

Il enveloppa avec des gestes précautionneux son petit enfant et l'emporta.

Je le regardai, par la fenêtre, s'éloigner : ah ! c'était le grelotteux, courbé en avant, l'échine raide...

— Pourquoi lui avoir dit ces choses, demanda ma mère; pour le torturer ?

— Évidemment !

— Mais puisque le mal est fait...

— C'est cela, laissez les eaux du ciel inonder la terre de Dieu... J'ai voulu l'empêcher d'en avoir dix, dans les mêmes conditions. Je connais le grelotteux : son énergie a pu flancher devant la misère, et quand il s'agissait de lui seul; mais maintenant il s'en tiendra là.

*

Quand l'enfant eut trois ans, il tomba d'une fenêtre du second étage et se tua.

Dirk, qui s'était bien conduit pendant ces années, lâcha de nouveau tout. Il alla jouer de l'accordéon, juste pour avoir une croûte de pain; le reste du temps il errait par les champs et dans la forêt de Soignes.

Nous ne le vîmes plus. Un jour, nous apprîmes que lui et sa compagne avait été arrêtés comme faux-monnayeurs, et condamnés chacun à cinq années de prison.

Il sortit de prison, presque aveugle, et fut expulsé; sa compagne était du pays, elle refusa de le suivre.

Dirk erre à l'étranger, maintenant tout à fait aveugle. Il ne dit plus que les mots nécessaires. Il est conduit par une mégère; elle l'assied dans un coin de guinguette ou de cabaret, avec l'accordéon, et ramasse les sous sans lui en donner un : bien heureux déjà, quand elle ne le bat point et lui donne à manger.

J'entre en condition

I

Une amie de ma grande sœur, cuisinière chez des diamantaires juifs, était venue demander si je n'aurais pas voulu entrer à leur service comme bonne d'enfant.

— C'est une maison fermée, et nous serons trois servantes : moi, la nourrice et toi. On est très bien chez les Juifs : ils ne sont ni chiens ni fiers.

J'y allais avec ma mère; après des pourparlers, on m'engagea pour un demi-florin par semaine, nourrie et logée, mais pas blanchie.

J'en revins désappointée : la dame était toute contrefaite; j'aurais voulu une jolie patronne pour la montrer à mes amies et en être fière, puis je comptais l'aimer... Et voilà que tout mon orgueil et mon désir d'affection se cabraient devant cette difformité malsaine : quelque chose d'aussi laid me révoltait, et je pris la décision de la détester.

Je devais entrer en condition le surlendemain. Je n'avais pas de robe convenable; nous empruntâmes deux florins que je promis de rendre par un «kwartje» toutes les semaines.

Bien que nous fussions en hiver, nous achetâmes de l'indienne lilas pour une robe, de la cotonnette à petits carreaux rouges et blancs pour un tablier.

— Dis, mère, elle sera longue ma robe, et le tablier se nouera autour de ma taille ?

— Sûrement que je ne vais pas te faire une robe courte et un tablier montant... quand on est chez des étrangers, il faut marcher et ne pas faire l'enfant.

Sa voix s'étrangla un peu.

— Du reste, tu auras bientôt quatorze ans. Il est temps que tu commences à gagner ta vie. J'espère que tu vas changer, et ne plus croire que le monde se borne à Keesje et Klaasje, et à mettre des papillottes dans les cheveux de Naatje.

— Mais je tricote aussi leurs bas, je t'aide à ravauder les chaussettes de père, et je lave et peigne les petits.

— Quant à cela, oui, tu les récures et les coiffes comme s'il s'agissait de les mettre dans une exposition et d'obtenir un prix... mais ce n'est pas sérieux. Tu dois maintenant travailler pour ton pain et songer à contenter les gens qui t'emploient.

— Mais qui lavera les petits ici, et qui changera Katootje quand elle sera mouillée ?

— Cette créature enfantine, voilà qu'elle pleure... Crois-tu que ça remplira leur ventre de te promener avec eux sur les canaux, pour faire admirer leurs boucles et montrer aux voisins qu'il pousse une dent à la place de la vieille que tu leur as ôtée ?... ce que tu gagneras sera toujours la moitié du loyer.

Elle cousait fiévreusement à ma robe et me l'essayait à chaque instant, en me tournant et me palpant, que j'en sortais toute hérissée...

— Si elle n'est pas longue, je n'y vais pas; l'ourlet est trop haut et la jupe, trop courte.

— Elle descendra jusqu'à la cheville : il ne faut pas qu'elle traîne dans la boue.

Et ensemble nous continuâmes la confection des deux vêtements.

Le lendemain, comme ils étaient presque achevés, les Juifs envoyèrent dire qu'il était inutile de venir qu'ils ne prendraient pas de bonne d'enfant.

Ah mais ! nous avions emprunté : comment rembourser si je n'avais pas la place ?

Ma mère prit la robe et le tablier non achevés, et y alla.

À son retour elle annonça que tout était arrangé, que j'entrerais le lendemain.

— Je lui ai dit : « Madame, voyez, j'ai emprunté pour vous envoyer ma fille en bon état : maintenant je ne sais comment rendre l'argent, et les vêtements sont coupés et presque cousus. »

— Ah ! fis-je, il faut dire « madame »... *

— Certes. Elle avait deux étages de nattes sur la tête et deux boucles dans le dos, comme c'est la mode pour les grandes dames : je ne pouvais l'appeler « mademoiselle ». Puis, tu préfères aussi, je pense, être chez une « madame » : pour une première place, cela te pose; du reste, quand on a trois servantes...

Je m'y rendis le lendemain, coiffée d'un petit bonnet de tulle blanc à ruches posé sur le sommet de la tête, habillée de ma robe longue et de mon tablier de femme. Ceux de mon âge criaient après moi :

— Regarde-la donc, elle se croit grande, parce qu'elle a une robe de femme.

* En Hollande, dans le peuple et la petite bourgeoisie, les femmes mariées sont appelées « mademoiselle ».

Dans cet attirail, j'étais gênée et fière, mais frissonnante et émotionnée à l'idée d'aller chez des étrangers, et ne plus dormir avec Klaasje, ses grosses petites fesses blotties dans mon giron.

Puis les Juifs inspiraient toujours un peu de crainte à nous autres, chrétiens.

II

Mes patrons habitaient la rue de l'Église. Cette rue en lacets se déroule en demi-cercle sur la moitié d'Amsterdam, entre deux des grands canaux. Sans trottoirs, les accotements pour piétons étaient faits de briques jaunes. Les maisons en briques peintes de brun, aux pignons à escaliers ou à courbes, aux fenêtres à guillotine encadrées de blanc, penchent toutes en avant, ou en arrière, ou de côté, selon que les pilots ont cédé. Les portes avaient encore presque toutes l'ancien marteau, et s'ouvraient moitié du haut, moitié du bas. Devant chaque maison, un perron plat de granit bleu, bordé de deux bancs ou d'éventails en bois hérissés de pointes de fer; sur la longueur du perron, la planche de l'égout qu'on levait pour déverser les eaux sales. Un escalier extérieur conduisait dans les caves, habitées la plupart par des petits détaillants; les locataires les plus aisés occupaient le rez-de-chaussée; l'étage était loué par appartement ou par chambre. Les maisons habitées par un seul occupant étaient astiquées comme des objets de parade.

Mes patrons demeuraient dans le rez-de-chaussée, composé de trois pièces en enfilade, — il fallait traverser la chambre du milieu pour arriver à la troisième qui servait de cuisine — et d'une petite chambre au-dessus de celle-ci, donnant sur le jardin humide comme un bas-fond. Ils dormaient dans la grande

chambre du milieu, une pièce noire sans fenêtre et dont l'alcôve se fermait à deux battants; Aal la nourrice, avec le bébé, dans l'alcôve cloisonnée de la cuisine; les enfants, dans celle de la petite chambre au-dessus; moi, devant cette alcôve, paillasse par terre. La cuisinière, faute de place, allait coucher chez elle.

Mes patrons avaient vendu de vieux habits, pendant que le diamant chômait, mais, maintenant qu'il avait repris, ils ne se refusaient rien.

La patronne, bossue et bancale, le teint jaune et maladif, aux yeux indécis de couleur mais perçants de regard, les grosses lèvres incolores recouvrant des gencives blêmes aux dents gâtées, était coiffée de deux aunes de fausses nattes, enroulées comme un turban autour de sa tête de Juive blonde, et de deux boucles qui lui dansaient sur la bosse. En plein hiver, elle portait des peignoirs à grosse tournure en broderie anglaise blanche, dans lesquels elle traversait la rue pour faire des visites : elle trouvait que, dans sa rue, on était chez soi.

Le matin, après s'être lavé la figure avec un coin d'essuie-main trempé dans un petit bassin d'eau chaude posé sur la table, elle passait une bonne heure à se coiffer, devant une boîte à glace juste assez grande pour y voir sa tête. Pendant ce temps, la cuisinière refaisait le lit et refermait les battants; la nourrice faisait le sien, et moi, celui des enfants; je déposais mes literies sur les leurs pour la journée.

Je promenais aussi la petite Saartje, qui avait trois ans, mais l'air faisait peur à sa mère, et souvent Saartje ne sortait pas pendant des semaines. Quant au bébé, il ne voyait jamais la rue : «Rien de plus pernicieux pour les petits enfants comme le grand air...»

À midi, nous déjeunions à la cuisine, avec la patronne, de tartines, de fines tranches de hareng salé et de café.

La cuisinière nous quitta, ne voulant pas rester dans une place où on ne pouvait la loger : les places de jour étaient pour les petites bonnes, et sa réputation de servante sérieuse en souffrait. On ne la remplaça pas. Alors, c'était la nourrice qui donnait un coup de main à « madame » pour le dîner, que je devais servir dans la grande chambre du milieu.

La grosse difficulté, pour nous chrétiennes, était de garder bien isolées les vaisselles du beurre, du poisson et de la viande, car tout devait être « kaucher ». Cependant le vendredi avant le sabbat, quand le patron avait cessé son travail, on rissolait pour lui un bifteck dans du beurre : on nous avait défendu de parler de ce bifteck au beurre, et surtout de ne rien dire aux parents de madame, qui fréquentaient beaucoup la maison.

Le patron, qui était toujours d'un noir gras quand il rentrait de la taillerie, se lavait sous le robinet de la cuisine; entre-temps sa femme lui cuisait sa viande dans la poêle. Il nous passait à chacun un morceau piqué sur sa fourchette, ne voulant pas manger seul cette bonne chose, pendant que les autres le regardaient; il buvait avec ça, en claquant des lèvres, un verre de porto.

— Na ! Betje, fais-leur donc goûter aussi du vin.

Et elle nous donnait un fond de verre. Puis il disait à sa femme :

— C'est bien cuit, Betje. Tu vois, je le mange comme ces messieurs au restaurant : la bonne manière est de manger avec le couteau. Regarde, comme cela...

Et il coupait un morceau, le prenait sur son couteau comme avec une cuiller, et le mettait ainsi en bouche. Voyant que j'observais ces bonnes façons bouche bée, il faisait un clin d'œil à sa femme.

Le dimanche je racontais ces choses chez nous, et je voulais

indiquer comme l'on s'y prenait. Mais ma mère disait de laisser ces manières distinguées aux gens qu'on y avait élevés : « Quant à nous, notre maladresse nous ferait agrandir la bouche jusqu'aux oreilles, et l'essentiel était de manger, et non la manière de manger... »

III

Trois fois par jour, j'allais, dans une cave en face, chercher de la braise de tourbe et de l'eau bouillante pour le café. La cave était toujours inondée d'eau : des planches jetées sur des pièces de bois permettaient d'arriver, sans mouiller les pieds, jusque dans l'arrière-boutique privée de fenêtres, éclairée seulement par la lueur du brasier. Au-dessus de celui-ci, pendait un chaudron à robinet.

La vieille femme hydropique, dont ce commerce était le gagne-pain, était assise dans un grand fauteuil, posé sur quatre blocs de bois, devant l'âtre immense où flambaient une centaine de briquettes de tourbe, pendant que l'eau chantait. Avec d'énormes pincettes, elle échafaudait les braises ou en mettait dans le réchaud des clients; sous le robinet, elle remplissait les cafetières d'eau bouillante.

— Tiens, Keetje, voilà une crotte de sucre, parce que tu es une bonne fille de faire vivre une vieille femme impotente. La cuisinière allait chez Barend, mais Barend est jeune, et ce n'est pas un métier d'homme de vendre de l'eau et du feu.

Et, de ses mains comme des pelotes, elle me donnait une boule de sucre. Eh bien, ses mains ne me dégoûtaient pas, parce que c'étaient des mains de travailleuse... mais les mains trop longues et blanc jaune de madame... pouah !

La cave restait dans l'obscurité. Seuls, les joujoux que les

mioches venaient acheter : des polichinelles en bois peint, des pantins accrochés contre la cloison à portée de la vieille, des osselets suspendus dans un filet, des toupies et des billes dans un plat de terre posé sur une chaise à côté du fauteuil, des poupées, des images d'Épinal, et la vieille elle-même s'éclairaient d'une lumière mouvante, fauve et brunâtre. Les yeux aux cils calcinés de l'impotente formaient comme deux trous suintants, les tuyaux de son bonnet blanc encadraient sa figure gonflée et bienveillante.

Les nouvelles tourbes ajoutées remplissaient la cave d'une fumée qui picotait aux yeux et grattait la gorge.

Souvent, pendant qu'elle me servait, je m'asseyais sur un tabouret et lisais, à la lueur du brasier, les images d'Épinal. J'aurais bien voulu jouer aux osselets, mais je n'osais montrer que les joujoux me plaisaient encore beaucoup, et je me contentais des images, de préférence Cendrillon ou la Belle au bois dormant.

Elle me regardait en souriant. Un jour elle demanda :

— Que fais-tu donc à tes cheveux, Keetje ? tu es toute blonde, la moitié de ton nez est en or, tes yeux sont grands comme des billes de verre...

— Je ne mets plus d'huile sur mes cheveux, ce n'est plus à la mode... mon nez, qu'est-ce qu'il a ?

Je le frottais.

— Laisse donc, c'est le feu...

Elle continua :

— Oui, tu es gentille, Keetje, de venir chez moi : si on me déserte maintenant que je suis clouée dans ce fauteuil, que deviendrai-je ? Je puis bien aller à l'hospice, mais je suis née dans cette cave, là, dans l'alcôve; ma mère et mon père sont morts, ainsi que mon homme. Alors, tu comprends, si je quitte d'ici vivante, ce sera comme si l'on me séparait en

deux : mon âme restera dans ma vieille demeure... J'ai soixante-douze ans, Keetje, et je préfère ma cave, toujours remplie d'eau, au palais du roi sur le Dam. Ma mère y est morte d'hydropisie, comme moi, j'y mourrai sans doute; mais c'est égal, toute notre vie, la sienne avant la mienne, s'est passée dans ce fauteuil, devant ce feu, et si la clientèle m'abandonne, je me laisserai mourir de faim : je ne veux déménager d'ici que dans mon cercueil...

Comme je pleurais :

— Ta, ta, gamine, voici encore une crotte; raconte à ta «mademoiselle» ce que je t'ai dit : les Juifs ont bon cœur et elle enverra chez moi.

Elle poursuivit :

— Comment peut-on tant parler du soleil ? Moi, je n'aime que cette lumière de cette chaleur-là, fit-elle, en bousculant les tourbes qui répandaient une fumée roussâtre. Les rares fois que je sortais, en été, hors les portes de la ville, je rentrais aveuglée, ayant des nausées de cet excès de clarté que donne le soleil... Ici du moins, il fait calme et reposant. La cave de derrière, qui appartient au rez-de-chaussée, est encore plus remplie d'eau que celle-ci; elle clapote contre le mur, en montant et descendant la marée. Eh bien, c'est un agrément en plus : j'ai la sensation d'aller, par le coche d'eau, à la kermesse de Haarlem.

Comme je la regardais presque avec crainte :

— Tu ne comprends pas, Keetje, que je puisse aimer ce taudis obscur : mais as-tu demeuré longtemps dans la même habitation ?

— Oh ! nous, avec neuf enfants, nous habitons de préférence les impasses. Nous pouvons y avoir un rez-de-chaussée; on peut y laisser jouer les enfants; ils y barbotent bien dans l'égout, mais ne se font pas écraser. Mais longtemps... non,

nous ne restons jamais longtemps : mon père n'a pas toujours du travail, et alors on nous met dehors...

— Donc tu ne peux savoir ce que c'est que de s'attacher à une demeure. Rien n'a changé de place ici depuis soixante-douze ans; la rue n'a pas changé non plus; il n'y a que les voisins qui se sont renouvelés : plus personne de ma jeunesse... C'est ma nièce qui vient me lever le matin, elle m'installe dans mon fauteuil avec tout à ma portée, et le soir repasse me coucher; les clients aussi me donnent des coups de main. Si je ne dois pas quitter cette cave avant ma mort, le Seigneur m'aura comblée...

Les polichinelles qui grimaçaient si drôlement, les pantins aux membres écartés, semblables à des crapauds qui grimperaient le long de la cloison, les billes avec leur air de gros yeux de poisson qui se moquaient, les poupées en des poses d'enfants idiots, sur les images Barbe-Bleue qui terrorisait sa femme, et la vieille si décrépite devant ce brasier, qui plaquait les objets de rouge et de noir, me rendaient toute peureuse et tremblante... Je me sauvais.

«Si c'était pourtant une sorcière, comme celles dont ma mère avait épouvanté notre enfance... elle n'aurait qu'à se changer en chat et à m'emporter dans ses griffes par la cheminée...»

Mais le lendemain, je retournais pour achever ma lecture : quelquefois j'avais laissé Cendrillon avec une seule mule de verre au pied.

IV

Un matin, je dis à la patronne qu'on venait d'apporter les bottines de «son homme».

— Mais, Keetje, apprends donc à dire : « monsieur ».

— Bien... on vient d'apporter les bottines de votre monsieur.

— Ah non ! « votre monsieur », on me prendrait pour une « maintenue » *.

— Une « maintenue » vous !...

Mes yeux devaient dire si clairement : « mais vous êtes laide et ridicule, et je crois qu'une « maintenue » doit être belle comme celle qui habite en face, au-dessus de l'écurie », que la pauvre créature en rougit jusque sous ses faux cheveux, et me traita de morveuse impertinente.

Depuis ce jour, elle était distante et devint dure avec moi.

Un vendredi, pendant que son mari se lavait pour sa sortie habituelle, elle se plaignit de mon insolence.

— Ah ! quant à cela, oui, fit la nourrice, elle est insolente... L'autre jour, je lui dis qu'il n'est pas convenable de rire quand un homme la regarde. Elle me répond que si, moi, j'avais été convenable, je ne me serais pas laissée « conduire jusqu'à avoir un enfant ».

Le patron, tout couvert de savon, s'arrêta de se laver pour rire aux éclats.

J'étais très vexée qu'on dît aux patrons les réflexions que je faisais entre nous : pour moi, c'étaient des riches et des Juifs, et jamais je ne me livrais à eux.

*

Tous les soirs, je devais conduire madame chez sa mère. Elle s'appuyait lourdement sur moi et, à chaque pas, me don-

* Femme entretenue.

nait une secousse, qui m'obligeait de prendre une marche chaloupante pour me régler sur la sienne. Ses sœurs et belles-sœurs passaient toute la soirée chez la mère, pendant que leurs maris sortaient. C'étaient autour de la table une demi-douzaine de têtes juives, surmontées certes de vingt aunes de fausses nattes. Des frissons me parcouraient, quand je pensais aux mortes à qui avaient appartenu ces chevelures : toute notre impasse savait que c'était sur les têtes des pauvres femmes mortes à l'hôpital que se récoltaient ces parures de riches.

Les dames passaient la soirée à coudre et à parler de leur ménage et de leurs enfants, mais surtout de leurs grossesses, car, sur les six, toujours au moins trois se trouvaient dans cet état. Elles mangeaient des gâteaux et buvaient précieusement des petites tasses de chocolat; elles s'occupaient très peu des autres, leur égoïsme se désintéressant de tout ce qui n'était pas eux et leurs affaires.

*

Souvent, au déjeuner, la patronne causait. Elle racontait qu'ils avaient habité l'Amérique, à Boston, où ils tenaient une échoppe de vieux habits, et que, la nuit, des bandes d'enfants s'introduisaient par les caves pour voler, que c'en était un véritable fléau... Aussi, quand ils avaient appris que le diamant reprenait en Hollande, étaient-ils revenus avec joie :

— Il n'y a qu'un Amsterdam.

Je n'étais pas de cet avis : on crevait très bien de faim à Amsterdam.

— Oh ! ailleurs, c'est pire... ici, on peut faire quelque chose avec un «kwartje», là rien.

— Il faut encore l'avoir.

— Mais tout le monde a un «Kwartje»...

— Ah ! si l'on avait toujours un «Kwartje», on n'aurait jamais faim... Mon père dit que les Hollandais sont trop rigides pour être vraiment bons, que les Belges et les Allemands valent mieux, surtout les Belges : ils sont tout à fait sans gêne, et des dames bien habillées ne se retiennent pas de manger, dans la rue, des cerises hors de leur mouchoir, tant qu'ici tout est inconvenant...

— Je sais qu'ici l'on respire parmi les siens... Et, quand il fait chaud, est-il quelque chose de plus rafraîchissant que les canaux ?

— Ah par exemple ! pas quand un bateau démarre.

— Keetje, tu parles de ce que tu ne connais pas.

— Mais mon père connaît, il est allé voir sa sœur à Bruxelles.

— Il n'y a qu'un Amsterdam.

Je me disais : «Et qu'un quartier juif...»

La petite Saartje n'avait pas mes sympathies. Sa pâle chair bouffie me répugnait, ses cheveux incolores et raides m'exaspéraient : je ne voulais pas l'aimer. Je croyais que c'eût été voler Keesje et Klaasje, mes petits frères, eux si beaux, si frais, avec leurs grands yeux bleus et leurs boucles blondes; puis le matin, en déjeunant, elle gâchait du pain, et souvent je m'en allais pleurer dans la cave au charbon, en pensant qu'eux n'avaient rien et que ce vilain paquet de graisse abîmait de la nourriture.

Si la patronne ne m'aimait plus, de mon côté cela n'allait guère mieux. Je ne la souffrais plus, depuis un soir d'hiver où je devais aller chercher son fils à l'école. Il avait un gros paletot contre le froid, et il fallait que j'emporte un châle pour l'en couvrir. J'objectai que certainement Moïse ne gêlerait pas sous son gros paletot; que, moi, je devais bien sup-

porter le froid dans ma robe de coton, sans rien pour me couvrir, et lui montrant mon cou :

— Voyez, il est nu, et je n'ai presque rien sur moi.

— Oh toi, répliqua-t-elle, ça ne me regarde pas, et cela m'est indifférent : va, n'est-ce pas, et je te défends de mettre le châle en route.

— Oh ! je ne le mettrai pas !...

J'aurais préféré geler que de porter un objet qui les avait touchés.

Depuis ce jour, mon aversion montait, montait...

*

Nous devions, le soir, attendre les patrons. La nourrice et moi, nous nous amusions à nous déguiser avec la robe de chambre de monsieur, à mettre la couverture de table sur notre tête, et, ainsi affublées, à épouvanter la petite Saartje, en nous faisant passer pour saint Nicolas. Puis nous raccommodions nos vêtements. Mais bientôt je prenais mon livre : « La Rose sous les Épines » ou « Les Mystères de Paris », que je louais pour cinq « cents » la semaine. Aal introduisait un homme, avec qui elle se retirait dans la chambre du milieu.

Je m'endormais régulièrement au bout de quelques pages, la tête renversée en arrière et la bouche ouverte. En rentrant, le patron s'amusait à y verser une cuillerée de cassonade.

Un soir, en me réveillant et mâchant ce sucre, je répétais encore à moitié endormie :

— Aal, tu m'as f... une blague.

La patronne se fâcha.

— Na ! écoute ça, la prochaine fois on lui mettra du poivre.

— Ah ! Betje, tu es maligne, si on lui mettait du poivre, que dirait-elle alors !...

V

La sœur de madame allait se marier; c'était une couturière bien achalandée, mais épousant un diamantaire, elle abandonnerait son métier.

Le jour de la noce israélite, toute la rue était remplie de voitures. Les Juives, en robes court de corsage et à grosses tournures, les jupes très envolantées à traînes énormes, les talons d'une hauteur qui les faisait chanceler, leurs brunes figures aux nez recourbés, surmontées d'un échafaudage de cheveux souvent mal assortis et que parachevaient deux boucles sur la nuque, descendaient des voitures aidées par les garçons d'honneur. C'étaient de pâles jeunes gens, aux moustaches relevées, la raie au milieu de la tête, le col cassé très décolleté, une grande fleur blanche à la boutonnière, les manchettes à énormes boutons sur les mains gantées de jaune, et le pantalon à pieds d'éléphants; ils offraient la main, puis le bras, en des grâces gauches et affétées.

Toutes les dames portaient une pèlerine de cachemire blanc, c'était de rigueur, — celles qui n'en possédaient pas l'empruntaient, — et, dans la main, un bouquet entouré de papier dentelle. Un parfum d'eau de Cologne et de pastilles de menthe s'épandait derrière elles.

La coiffeuse mit un temps infini à coiffer la patronne, qui fit ajouter une natte en diadème à l'énorme monceau de cheveux havane; de côté, l'on piqua une touffe de plumes bleu clair. La robe de soie brune à deux teintes, très ample et à tournure exagérée, rembourée de partout pour atténuer les difformités, le musc dont elle se parfumait dans cette chambre noire, mal éclairée d'une lampe fumante et déjà tout imprégnée de relents de pommade et de chevelure, me la faisaient paraître si informe et si malsaine, que, malgré mon

admiration pour sa belle toilette, je n'aurais rien voulu manger de ses mains...

La noce se faisait au « Plantagie » dans le « Konings Kroon » et, pendant huit jours, nous mangeâmes des gâteaux et des puddings à la graisse, restes du dîner que la mère de la mariée s'était fait remettre par le traiteur.

*

En brossant les habits, je trouvais souvent, négligemment laissés dans une poche de gilet, des paquets de diamants non taillés. La première fois, je les pris pour des graines de riz et je les jetai dans le bac aux charbons, où la patronne heureusement les aperçut.

Quelquefois aussi le père de madame, un vieux cliveur, venait chez le patron avec ses quatre fils, et, à eux six debout, ils discutaient la manière de cliver une pierre, qui passait de main en main; puis le vieux la prenait, et tous, penchés dessus, écoutaient l'explication. À voir leurs figures tendues, leurs grosses lèvres bordées poussées en avant, et leurs regards appliqués, je devinais que c'était une affaire sérieuse.

— Moi, je cliverais dans ce sens, disait le père, en faisant un mouvement sec de l'index, et tous acquiesçaient.

Décidément, je les aimais mieux ainsi que lorsqu'ils se bourraient, le samedi, de petits gâteaux... Aal me disait que j'étais stupide :

— De ceci, nous n'avons rien, tandis que les petits gâteaux, ils nous en allongent de bonnes bouchées...

VI

Un vendredi, pendant sa toilette, le patron m'interpella.

— Mais, Keetje, au commencement que tu étais ici, tu disais « madame », et maintenant « mademoiselle ».

— Na ! répondis-je, ce sont les cheveux... Je croyais qu'à quelqu'un qui a pour autant d'argent de nattes sur la tête, il fallait dire « madame ».

— Ah Betje, c'est ta faute, tu vois : tu aurais dû mettre tes nattes, le matin, avant que Keetje fût levée, et elle aurait continué à t'appeler « madame ».

Et, malicieux, il se retourna, rempli de savon, vers sa femme qui préparait le bifteck au beurre; mais elle était contractée de fureur, et, tout en retournant le morceau de viande dans la poêle, elle fit une scène en américain, langue qu'ils parlaient en nasillant quand ils se disputaient.

Elle défendit à son mari de me donner le petit morceau de viande habituel : il était terrorisé et me jeta un regard penaud.

J'allai dans la cave au charbon pleurer de dépit, mais aussi parce qu'une chose me tourmentait.

Pourquoi la patronne, qui n'était pas mauvaise, était-elle ma bête noire ?... Mais aussi pourquoi, après avoir vendu des vieux habits, ces deux aunes de faux cheveux sur sa tête lamentable, et pourquoi des robes de soie sur sa dégaine grotesque ? Si elle avait été élevée à avoir des nattes, mais après le « Auskleer... » ! * ou si elle eût été belle, j'aurais tout admis, mais maintenant !

J'étais mécontente de ma façon d'agir, mais c'était plus fort

* Vieux habits.

que moi... Du reste, cela se gâtait de plus en plus entre la patronne et moi.

*

Un jour elle trouva une cuiller de porcelaine cassée, dans une saucière.

— C'est toi, Keetje, tu la payeras.

— Non, ce n'est pas moi.

— C'est Aal alors ?

— Je ne sais pas.

— Moi, fit Aal, je ne casse jamais rien; elle, tout le temps.

C'était vrai, mais je n'avais pas cassé la cuiller.

— Du reste, j'en ai assez, fit la patronne, et tu la payeras.

— Je ne la payerai pas.

Et je montai faire mon baluchon.

Elle me retint en effet trente « cents » pour la cuiller que je n'avais pas cassée.

Je sortis avec mon paquet de la maison, en m'agrippant aux meubles et en boitant comme elle. Dans la rue, la voyant à la fenêtre, je continuai de boiter, je ramassai mes jupes ainsi qu'elle faisait pour monter le perron, en haussant mon épaule et poussant une hanche. Je tâtais au-dessus de ma tête, comme pour sentir si une haute coiffure était en place.

Elle disparut, pâle, de la fenêtre. Aal, en riant, vint me dire de partir; je n'en fis rien, et je clopinai de long en large devant la maison.

Derrière les petits rideaux, des yeux moqueurs se montraient; sur les perrons les servantes s'esclaffaient, des femmes dans les caves se tordaient. Mais soudain je fus empoignée, un bras me courba, une main leva mes jupes, et une fessée sonnante s'abattit dru sur mon étroite croupe, pendant que la voix du patron haletait :

— Que le panaris, l'acné, la teigne, les achores, l'oreillon, la gale et le hoquet t'affligent, toi, tes enfants et tes petits-enfants !...

Je suffoquais et ne pus crier que lorsqu'il me lâcha.

Les petits rideaux s'étaient écartés, et les éclats de rire accompagnaient mes lamentations.

Le lupanar

— Allons, grand bêta, viens avec moi, tu as vingt ans et tu n'es pas déniaisé. Puis tu feras comme il te plaira, il suffit de prendre une consommation...

C'étaient à Amsterdam, dans une ruelle à lupanars pour matelots, deux pêcheurs qui parlaient ainsi.

Ils portaient de larges culottes, des bas gris jusqu'au-dessus des genoux, et de lourds souliers à lacets de cuir; l'étroite veste très courte, et la chemise attachée par deux boutons en filigrane d'or; on voyait leurs ceintures de cuir, fermées par de grandes boucles d'argent. Ils étaient imberbes, avaient de longs cheveux blonds, couverts d'une casquette à visière sur laquelle pendaient deux petites floches; les oreilles étaient percées de minces anneaux d'or; la gaine de leur couteau sortait d'une poche de la culotte. Ils dégageaient une forte odeur de marée et de goudron.

N'ayant pas vendu toute leur cargaison de poisson, ils n'avaient pu retourner à leur île dans le Zuiderzee.

On entendait, à l'intérieur d'un bouge, l'accordéon et les piétinements lourds des danseurs. Le rideau s'ouvrit : une fille apparut, décolletée. Les deux pêcheurs entrèrent; celui qui avait parlé entoura de son bras la taille de la fille, l'entraîna dans la danse, et bientôt disparut avec elle. L'autre, intimidé, s'assit à une table près du comptoir. Une femme s'approcha :

— Non, non, laissez-moi : j'attends mon ami...

Il regarda autour de lui. Les danseurs l'intéressaient peu; mais le patron, un homme entre deux âges, méthodique, rangé dans ses gestes, surveillant tout comme un honnête commerçant, l'effara. Il lui vit faire un geste, et une longue femme efflanquée, en jupe de cotonnette lilas, la blouse blanche outrageusement échancrée, s'avança. Elle avait de maigres bras nus bleuis, et sa pauvre figure, encadrée de bouclettes poisseuses, était éreintée par les pleurs. Une rose rose, piquée au-dessus d'une oreille, mettait en relief toute sa misère. On l'appelait la grande Mina.

— Si tu continues tes simagrées, je te flanque à la porte, fit le patron, d'une voix concentrée de rage. Voilà des Norvégiens qui viennent de débarquer avec tout leur argent de poche, et tu fais une gueule à les chasser... Je te le répète, je te fous à la rue, si tu ne les retiens pas.

— Mais mon enfant est mort ce matin, gémit-elle; il me faut trois florins pour le faire enterrer; prêtez-les moi et laissez-moi aller pleurer dans ma chambre... Quand il sera enterré, je ferai de mon mieux : vous savez bien que je suis une bonne travailleuse et que je ne boude pas à la besogne.

— S'il te faut trois florins, gagne-les : il y a là de bons

clients qui ne demandent pas mieux. Puis assez de phrases... vas-y ou gare ! !

— Versez-moi alors deux verres de genièvre, cela me donnera du cœur.

— Du genièvre, à toi ! non, non, tu as le genièvre triste : au lieu de rire, tu pleurerais. Va, nom de dieu !

Elle s'approcha des matelots qui, ne s'amusant guère, ne se grisaient pas assez pour se laisser extorquer leur argent.

Le jeune pêcheur, qui avait entendu le colloque, était écœuré à en trembler.

— Ah la brute ! la brute ! murmurait-il.

Le tenancier surveillait âprement la grande Mina qui, quoi qu'elle fît, ne parvenait ni à rire, ni à faire rire. Alors il donna un ordre bref à une des femmes qui s'éloigna.

Bientôt une porte intérieure s'ouvrit et, sur le seuil, parut une créature macabre. Avant qu'elle fût en pleine lumière, le pêcheur put saisir sur son visage une expression de terreur et de détresse. C'était une bossue, presque sans buste, avec de longues jambes décharnées; elle portait un tutu à paillettes, encombré de nœuds de soie orange; deux magnifiques tresses blondes s'allongeaient plus bas que le tutu. Un foulard de gaze bleue, passé sous le menton et noué sur la tête, cachait des écrouelles qui coulaient toute l'année.

Née dans le lupanar, d'une fille qui avait fait prospérer la maison, elle grandit au milieu des prostituées, mêlée intimement à leur vie. Elle n'avait pu aller à l'école, à cause de ses écrouelles, mais elle apprit à coudre. Son goût était si adapté au milieu que, lorsque sa mère mourut, on la garda pour habiller les femmes. C'était elle qui les maquillait, les coiffait, les attifait.

Un jour de mascarade, affublée en danseuse, elle s'était révélée boute-en-train endiablé. Le patron savait profiter de tout,

et, quand l'entrain faiblissait et qu'il sentait le grain lui échapper, il avait recours à Zientje, pour qui ces exhibitions, dont elle sortait souvent maltraitée, étaient devenues un supplice.

Elle entra sur la pointe des pieds, le tutu relevé du bout des doigts. Sa figure vieillotte grimaçait de façon si bouffonne que tout le groupe de matelots, vers qui elle se dirigeait, se leva d'un bond, vociférant de joie. L'un d'eux, poussant des «hou ! hou !» et tapant des talons, dansa une gigue devant Zientje, qui se trémoussa dans un carcan. Parfois il la prenait à bras-le-corps, la jetait en l'air, et elle retombait sur ses pieds en pirouettant.

Le pêcheur s'était levé : l'expression angoissée qu'il avait surprise dans l'entrebâillement de la porte, sur le visage de la lamentable fille, lui avait fait deviner une autre victime du tenancier.

Tout à coup le matelot, ivre de plaisir et de férocité, arracha la bande des écrouelles, qui furent mises à nu, violacées et purulentes.

Le pêcheur avait ouvert son couteau à poisson : il bondit sur l'homme, lui empoigna la tête par derrière, et lui trancha la gorge comme il ouvrait les ventres de ses cabillauds; puis il le jeta de côté ainsi qu'une ordure.

Pfffût... la salle était vidée : il ne restait que la grande Mina, riant d'un rire strident qui se prolongeait dans un hurlement.

Le matelot perdait son sang par cascades, qui giclaient sur Zientje évanouie. Le pêcheur, agenouillé près d'elle, s'efforçait de remettre les bandes sur les écrouelles. Les agents le trouvèrent ainsi : il se laissa emmener, inconscient.

Mina, prise de démence, s'échappa : elle continua à rire de son rire strident, qui clamait dans la nuit des ruelles, et galopa jusqu'aux écluses, où elle tomba et disparut dans le tourbillon.

Un soir Mina m'emmena

Ma sœur Mina, qui avait mal tourné, m'avait emmenée dans la maison discrète où elle se rendait habituellement le soir. C'était, dans une ruelle obscure d'Amsterdam, entre deux canaux étroits, une petite maison penchée en avant, au pignon dentelé et orné de guirlandes de fleurs sculptées peintes en jaune; le perron, en contrebas de deux marches, était encadré de barres de fer à hachures. On entrait sans sonner ni frapper, quoique la porte eût encore l'ancien heurtoir et qu'une sonnette à poire tirebouchonnée pendît sur le côté.

Nous passâmes par un petit corridor, descendîmes deux marches pour traverser la chambre du milieu, et arrivâmes dans l'arrière-pièce, séparée de celle-ci par une cloison vitrée. Aucun jour ne pouvait y pénétrer, mais, comme c'était le soir, un quinquet à huile grasse éclairait la table. De grands morceaux de tapis de toutes couleurs étaient étendus sur le plancher passé à la craie; les meubles en acajou, relevés de cuivres; sous un manteau de cheminée à volant, des tourbes brûlaient, remplissant la maison d'une odeur de vermoulu;

les flammes faisaient miroiter le seau à braises, de cuivre rouge, et le soufflet.

À chaque bout de la table, une femme cousait; sur la table se trouvait un plateau laqué noir, orné de fleurs dorées, avec le service à thé; à côté, la théière sur un minuscule réchaud à l'huile. Les deux femmes buvaient du thé dans des petites tasses sans anses, à soucoupes très profondes.

À notre entrée, elles levèrent la tête; la plus âgée, assise dans un fauteuil, me dévisagea.

Elle était petite et replète, en robe de soie grise décolletée, recouverte de grenadine noire; un bonnet de dentelle blanche, garni de coques de rubans lilas sur les côtés, encadrait sa coiffure à anglaises grises. Si ma sœur ne l'avait appelée «mère», je l'aurais prise pour une dame; l'autre était la gouvernante.

La vieille m'invita à m'asseoir à côté d'elle.

— Alors, c'est ta sœurette ?... Quand il te plaira, tu sais : des brebis comme ça, on peut m'en amener autant qu'on veut.

Mina protesta.

— Oh ! aucun danger, c'est pour voir leurs jambes... mes clients sont d'honnêtes gens...

Nous prîmes des petites tasses de thé avec elles; la mère me donna plusieurs boules de sucre candi, à faire fondre dans la bouche pendant qu'on boit le thé à petites gorgées.

Bientôt un tout jeune homme entra, portant une boîte à violon.

— Ah c'est toi, Roeltje... tu viens pour Mina... Allons, tu étudies bien : alors je peux aussi te gâter un peu.

Mina se leva, me disant qu'elle allait faire une course avec le jeune homme, que je devais l'attendre.

Puis survinrent deux toutes jeunes filles, visiblement des servantes comme Mina, qui ne voulaient plus travailler : leur

parler plat me frappa à côté de l'accent distingué de la «mère».

La gouvernante avait disparu.

Toute la maison semblait s'éveiller : les portes grinçaient doucement, des pas d'hommes faisaient craquer le petit escalier, des glissements feutrés s'entendaient au-dessus. La gouvernante vint chercher les femmes une à une.

Peu après une dame entra assez brusquement. Elle ne me parut ni jeune ni jolie; elle était pâle, longue, habillée sobrement, — pas de plume blanche comme Mina — et me semblait très élégante. Ni ma sœur ni les autres donzelles ne portaient pareilles étoffes.

— Bonsoir, madame.

Tiens ! pourquoi ne dit-elle pas «mère» comme les autres ?...

— Figurez-vous qu'un homme à casquette m'a suivie : pour qui me prenait-il !

— Ah ! c'est toi ?... quel chic !

— N'est-ce pas ? c'était une robe à madame ! il fallait la voir, une loque... je l'ai retournée, refaite, et voilà... fit-elle, en se tournant dans tous les sens.

— Mes compliments... C'est toi, c'est toi... tu en as de nouveau assez de la vie rangée ?

— Ce n'est pas de la vie rangée que j'ai assez, mais je n'en peux plus... Voilà un an que je suis toute la journée et toute la nuit avec cinq enfants, c'est tuant... Ces enfants des riches nous prennent pour des chevaux de bois : ils grimpent sur nous, nous harcèlent, nous bousculent, et même la nuit nous font lever par pur caprice et méchanceté. Quand on se plaint aux parents, ils s'indignent et disent qu'on aime pas les enfants, qu'on n'a pas une bonne nature... Enfin je n'en peux plus et j'ai loué une petite chambre... Lorsque j'aurai fait le

tour de vos habitués, j'en aurai également assez et je me remettrai en place.

— Ma chère Thilda, ma maison est sérieuse, mes clients sont depuis trente ans presque les mêmes, ils te connaissent tous, et puis... voilà ce qu'ils demandent de plus en plus, fit-elle en me montrant.

La femme tressauta, se tourna vers moi et me regarda longuement.

— Ah les salauds ! oui, c'est bien ça qu'il leur faut... Alors, la mère, je m'en vais, peut-être l'homme à casquette m'attend-il encore... Donc, moi, c'est fini, on ne me veut plus...

Elle tremblait, toute pâle...

— Voyons, voilà quinze ans que tu viens ici par intervalles. Je t'ai connue en jupes courtes, au sortir des Enfants Trouvés, tu n'as personne au monde, tu peux donc toujours venir me voir, mais ce n'est pas ma faute si le goût des clients va vers l'innocence.

— Oh tu sais, la mère, c'est toi qui as fait tout le mal. À chaque instant, tu venais me chercher dans mes services et, comme je suis seule sur terre, j'avais l'illusion que tu m'aimais, et que dans cette chambre j'étais un peu chez moi... C'est toi qui m'as ôté la résistance au travail, en me disant : « Quand tu es fatiguée, viens chez moi »... Du reste, continua-t-elle en se raidissant, je me passerai bien de ta pitié, j'ai toujours payé comptant. Bonsoir, et avec rancune...

Elle sortit.

J'avais la sensation qu'elle nous méprisait très fort.

Mina rentra avec le jeune homme, ils s'assirent et burent du thé en suçant des boules de sucre.

— Eh bien, Roeltje, as-tu fait des progrès dans ton morceau de violon, que tu trouves si beau ?

— Oui, grand-mère, j'ai beaucoup étudié ces jours-ci.

— Eh bien joue-le-moi.

— Mais si on venait...

— Il est onze heures, mes clients rentrent chez eux à dix, nous pouvons être tranquilles.

Il sortit un violon de la boîte et joua longuement.

Quand il eut fini, je lui dis :

— Oh monsieur, quelle jolie chanson vous avez jouée là ! moi qui connais toutes les chansonnettes qu'on joue sur les orgues, toutes celles que les chanteurs chantent le samedi au marché du soir, eh bien je ne connaissais pas celle-ci... comme c'est solennel !... vous l'avez sans doute composée vous-même : souvent, quand je chante, j'en fais également. Vous devriez me donner les paroles, je les saurai vite... Et ne pourrais-je pas aussi apprendre à jouer de cet instrument ? ce serait si amusant, fis-je, en étendant la main vers le violon.

Le jeune homme l'enleva de la table comme s'il avait couru un danger, et, l'entourant d'un foulard de soie, le remit dans la boîte. Il me regarda, muet; puis comme suffoqué :

— Tu sais, grand-mère, il faut la mettre en nourrice, celle-là : elle est par trop niaise... Chanson !... Bach !... elle aussi jouer de cet instrument ! !....

— Mais je dis que c'est très joli, monsieur, je m'y connais, n'est-ce pas, Mina ?

— T'es pas maboule, bougonna Mina, qu'y a-t-il de joli à cela ?... c'est triste.

— Ah non, cela ressemble plutôt à un chant d'église.

La « mère » riait, la tête sur la table; quand elle la releva, sa figure était toute mouillée, tant elle avait ri.

— Ah ! s'exclama-t-elle, si Van... l'entendait, il donnerait tout de suite cinquante florins pour l'avoir...

Un lapin

Nous étions attablés, à nous trois, l'architecte, le major et moi, chez «la vieille garde». Elle tenait un cabaret dans son village natal et nous permettait à cause de notre éducation, disait-elle, de nous retirer dans une petite salle attenante au cabaret, pour être séparés des clients ordinaires.

Ce soir-là l'architecte était en pointe, le major ne dégrisait jamais, et moi, j'étais content de me trouver au chaud, ayant peint toute cette journée d'hiver dans les marécages.

Le major poussa un juron, et nous demanda si nous n'avions jamais posé un lapin.

— C'était mon fort dans mon jeune temps, continua-t-il. Je vais vous conter un lapin que j'ai posé : c'est une histoire d'il y a trente ans.

*

J'avais deux amis, les frères X.; ils étudiaient la médecine,

moi le droit. L'aîné mourut de la fièvre scarlatine contractée à l'hôpital pendant son internat; le plus jeune était inconsolable et parlait tant de son frère que presque tous ses amis finirent par le fuir. Seul je lui étais resté, pour deux raisons : d'abord que je ne l'écoutais guère, puis qu'il avait beaucoup d'argent, alors que mon père me tenait très court.

À cette époque, j'étais insatiable de femmes; lui ne comprenait pas qu'on ramassât une créature sur le trottoir, je le croyais impuissant.

Bref, un soir que nous revenions d'une réunion d'étudiants, une toute jeune fille, qui semblait exténuée de fatigue, déambulait devant nous.

— Prête-moi quelque argent, dis-je à mon ami, je te le rendrai demain.

Il me donna vingt francs.

Nous accostâmes la petite et lui offrîmes d'aller prendre quelque chose avec nous. Elle regarda furtivement autour d'elle, comme si elle cherchait quelqu'un, puis nous accompagna; mais au lieu d'entrer dans l'estaminet, elle nous dit qu'elle était pressée.

— C'est bien, fis-je, alors suis-moi.

Elle se tourna vers mon ami comme pour dire : « je croyais que c'était vous ». Il lui donna un coup de chapeau et alla, comme toujours, m'attendre au cabaret.

J'aurais étranglé la gaupe, pour la préférence qu'elle venait de montrer. La boîte où je la conduisis, était hideusement misérable et froide, et bien en harmonie avec la créature que j'avais ramassée. Elle ôta son mince paletot : elle n'avait pas de corsage, la chemise était lamentable et sale, ses épaules effroyablement maigres et son long cou mince étaient jaspés de piqûres de puces. Cependant il se dégageait de ce corps flexible et frêle je ne sais quoi de frais et de grisant...

Quand je l'eus près de moi, je fus pris d'une fureur érotique. Cette tête de seize ans, encadrée de bandeaux blonds ondulés, était si virginale, et ses grands yeux clairs me regardaient avec tant de terreur et d'aversion, qu'une envie folle me vint de l'abîmer; mais elle ferma les yeux, et la tentation se dissipa.

Après, au moment de partir, comme je ne lui donnais rien, elle me demanda, en hésitant, puis comme prise de rage, de la payer.

D'un air étonné, je lui répondis :

— Comment ? tu fais cela pour de l'argent ? mais je ne t'avais pas prise pour une fille, je ne serais pas venu... j'ai cru que tu avais un béguin pour moi, que tu voulais t'amuser, quoi... je ne refuse jamais cette politesse-là... Comment ! tu es une prostituée ! Ah merci, si je l'avais soupçonné !...

J'avais touché la corde sensible : elle rougissait et pâlissait, et tremblait convulsivement.

— Payez-moi, répétait-elle d'un ton éperdu, payez-moi !

— Tu blagues, une prostituée est propre, et tu es sale à dégoûter...

Et, la bousculant, je descendis en maugréant. En bas, je refusais de payer la chambre, mais la tenancière parlait de la police. Ne voulant pas m'attirer une affaire, je réglai; la tenancière insultait la petite qui se sauva, en pleurant, vers les boulevards.

En riant, je racontai la chose à mon ami. Il se leva, reprit sans se gêner les vingt francs dans la poche de mon gilet, et partit. Je criai après lui :

— Elle est au boulevard.

Je le suivis à distance.

Au milieu de l'allée des cavaliers, la fille sanglotait, la figure dans ses mains; devant elle était une petite femme

mince et brune, l'air atterré. Je me cachai derrière un arbre. Mon ami s'approcha, ôta son chapeau, s'inclina très bas, et ayant ajouté un billet à celui qu'il m'avait repris, il les donna à la jeune fille, en s'inclinant encore une fois, puis disparut.

— Ah, Dostoïevski ! murmurai-je, ah ! Sonia !... «ce n'est pas devant toi que je m'incline, mais devant l'humanité souffrante...» Ah ! le cabot ! ces donzelles doivent bien rigoler.

Les deux femmes couraient, en dévalant le boulevard : cela m'intrigua.

Une fois dans le faubourg, malgré l'heure tardive, elles entrèrent dans une boutique, achetèrent des copeaux, des fagots, des chandelles, du pain, des harengs saurs et d'autres victuailles que la vieille prit dans son tablier, pendant que la jeune fille se chargeait d'un petit sac de charbon.

Puis elles s'engouffrèrent dans une impasse.

Ma foi, je voulus savoir jusqu'au bout.

Par une étroite fenêtre qui s'éclaira, je vis huit enfants, tous plus jeunes que la petite, se lever du plancher, et un homme se mettre sur son séant dans un lit. La femme découpait hâtivement le pain et les harengs; la fille alluma le feu, elle mit de l'eau à bouillir et prit une cafetière; mais les enfants mangeaient si voracement que tout fut absorbé avant que le café fût prêt.

L'homme, maintenant debout en caleçon, titubait, était-il ivre ou malade ?... il dévorait tranche de pain sur tranche de pain.

La vapeur commençait à s'échapper de la bouilloire, quand le plus petit des garçons tourna sur lui-même et s'abattit sur le plancher dans des convulsions atroces.

Tous se mirent à crier :

— Klaasje ! Klaasje !

La fille souleva l'enfant, lui ouvrit la bouche, y fouilla pour enlever le morceau de pain qui l'étouffait, mais n'y parvint

pas; elle le porta sur le lit et lui arracha ses vêtements. Il eut encore quelques soubresauts, puis ne bougea plus. Alors, comme une démente, elle courut autour de la chambre, en se heurtant la tête aux murs en criant :

— C'est ma faute, j'aurais dû faire plus tôt ce que j'ai fait ce soir ! il ne serait pas mort... Je les ai laissés deux jours sans manger, avant d'agir, et maintenant il s'est étouffé... Klaasje ! Klassje !...

Tous hurlaient.

Les fenêtres s'éclairaient, des gens se levèrent. Je trouvai prudent de filer.

*

— Et votre ami ?

— Oh lui ! avec ses plates idées humanitaires, il ne me regarda plus... Haha ! il parlait toujours de justice... d'une justice immanente... elle a été jolie pour lui, la justice immanente !... Il me disait souvent : « Tu attraperas la vérole à lever ainsi des femmes, et ce sera justice ». Eh bien, la vérole, c'est lui qui l'a eue...

— Ah ?

— Oui, par une piqûre anatomique. Il a été quatorze ans malade, puis, pendant quatre ans, la paralysie générale... il était fou, il est mort en décomposition.

Et moi ! ! !

Maria

La première fois que je la vis, ce fut chez moi : elle m'apportait de la viande que j'avais chargé son père, le messager du village, de me rapporter de la ville.

C'était une longue petite fille, excessivement sale. De ses fines mains boueuses, elle me tendit la viande, à peine enveloppée d'un mince papier : j'eus un dégoût et me fâchai.

— Voyons, une grande fille comme toi, tu devrais te laver : c'est une honte d'être aussi malpropre.

Elle me regarda, terrifiée, et se cachant le visage de son bras, se mit à pleurer.

— Tu pleures ? tu es gênée que je te parle de ta saleté, mais non d'être sale...

Elle pleurait éperdument.

— Allons, je n'ai pas voulu te faire de la peine... tu as de jolies mains, va les laver. Hortense, donnez-lui une tranche de pain d'épice.

On dut lui fourrer le pain d'épice dans les mains : elle se couvrait toujours le visage.

Quand elle fut partie, je me traitai naturellement de sans-cœur. Après, chaque fois qu'elle me rencontrait elle se sauvait sur ses longues jambes, en regardant derrière elle, tout effarouchée : pour rien au monde, elle ne serait encore venue chez moi.

Quelque temps après, Hortense, en revenant du village, vint me dire que Maria, du messager, «avait eu une attaque», qu'elle était paralysée d'un côté, qu'elle avait perdu l'intelligence et la parole.

— Que voulez-vous que j'y fasse, répondis-je découragée. Elle couche, par cette chaleur torride, sur des guenilles infectées de vermine et de saleté, dans un trou noir grand comme un placard, où jamais l'air ni la lumière n'ont pénétré. La femme de son père ne l'aime pas comme lui n'aime point le fils qu'elle lui a apporté; tout leur amour va à l'avorton né de leur mariage... Cette fine et jolie créature végète à côté d'eux, sans qu'on y fasse attention, sans affection... En passant par là, vous entendez toujours la marâtre crier contre la pauvre fille, qu'on ne soigne pas plus qu'un sauvageon. Je ne puis rien faire : ils ne comprennent pas, ces primitifs !

Je me traitai encore de sans-cœur, puis j'y allai.

Dans leur chaumière, je trouvai Maria couchée dans une niche, telles ces statues de martyre aux parois des cathédrales. Ses délicieux cheveux blond épi, grouillants de vermine, étaient étalés autour d'elle sur l'oreiller; ses grands yeux en amande, couleur or bruni, flamboyaient de fièvre; la bouche, à moitié ouverte, haletait; son adorable cou de tendron, démesurément long, avait une peau si fine qu'elle me semblait bleue.

Quand elle me vit, elle prit ma main et, d'un mouvement d'exquise confiance, la serra contre elle. La moitié de sa figure se crispa dans un sourire, qui fit se relever un coin de la bouche et se plisser un œil, de façon atroce.

— Homme, dis-je au père, si vous voulez que votre enfant guérisse, il ne faut pas qu'elle reste chez vous : elle doit aller au couvent, où l'on accepte les malades. Je payerai pour elle, si cela vous convient, mais ici, je ne puis rien faire.

— Non, non, je ne veux pas qu'elle quitte ma maison.

— Voilà comme vous êtes tous : elle périt de manque de soins, elle sent l'urine, et cependant vous voulez la garder. Voyons, il lui faut des bains, de l'air, de la lumière...

La marâtre ne disait rien, elle regardait froidement la petite martyre. On chuchotait dans le village qu'elle avait fait travailler l'enfant dans les champs, par une après-midi de cette chaleur sénégalienne qu'il fit en juillet, cet été-là.

Le docteur entra et insista avec moi pour qu'on la transportât au couvent.

Le père se décida. Il attela son âne, mit des bottes de paille dans la charrette, étala un châle dessus, et l'on y coucha Maria, qui souriait de son sourire hallucinant; puis, suivis de toute la famille, nous nous rendîmes au couvent.

Là, elle eut une bonne chambre avec une grande fenêtre au midi, que le docteur recommanda de laisser ouverte nuit et jour. On lui donna tout de suite un bain, du linge propre, et du lait chaud à boire. Elle remerciait de son sourire navrant, et d'une caresse de sa main valide.

Les premiers quinze jours, il y eut un peu de mieux, et quand j'allais la visiter, mon imagination me la représentait impotente pour le reste de ses jours : je la vis rentrée chez son père, où elle était devenue une bouche inutile, sans espoir de

guérison, où sa marâtre la négligeait et la laissait dépérir de faim et de saleté. Je la suivais dans la vie, j'assistais à la dégradation progressive de cet être fin, dont aucune souffrance n'avait encore pu entamer l'âme exquise, dont les gestes, le regard et les attitudes demeuraient d'une incorruptible distinction.

Je la trouvai, un jour, assise dans un fauteuil, vêtue d'une longue chemise de molleton bleu délavé, très ample. Je lui avais apporté des images d'Épinal, qui l'amusèrent fort. Quand une des religieuses entra, elle les lui montra toute joyeuse, en essayant d'expliquer que c'était moi qui les lui avais données.

— Ah ! mon Dieu ! elle recommence à parler, dîmes-nous en même temps.

Une autre fois, comme j'entrais dans la chambre, elle était penchée hors de la fenêtre, regardant vers la gauche, où dans un groupe d'arbres et de maisons elle pouvait apercevoir leur chaumière. Elle m'écoutait peu ce jour-là, et se penchait continuellement à l'extérieur, la tête tendue vers son misérable «chez elle».

L'intelligence lui était revenue; elle pouvait déjà soulever la moitié de la jambe et un peu le bras, et commençait à sourire de toute la figure. Ainsi, lavée, peignée, fraîche dans sa robe bleue, elle avait cette beauté candide qui inspire de la tendresse respectueuse.

À ma dernière visite, je lui apportai un ruban étroit de satin bleu. Je le lui nouai autour de la tête, avec le nœud au sommet; comme il n'y avait pas de glace, j'écartai le rideau de la fenêtre, et elle put se voir dans le carreau. Elle fut éblouie, se mit à rire, tâta le nœud, essaya de demander si c'était bien pour elle, et comme je disais oui, elle devint rose de joie : sa

jolie bouche s'épanouissait, montrant des quenottes fraîches et humides, comme d'un petit chat. Puis elle oublia le ruban, et se pencha dehors pour regarder vers la chaumière.

— Maria, écoute : qui préfères-tu, ton père ou ta mère ?

— Père, répondit-elle avec difficulté.

— Es-tu contente ici ?

Elle fit oui de la tête.

— On te donne des bains ?

— Oui, dit-elle, d'un air très satisfait.

— Et une bonne nourriture ?

— Oui.

On sentait que cela tenait peu de place chez elle... Elle se repencha au dehors.

Je me mis à côté d'elle, et montrant les maisons :

— Où est la tienne, Maria ?

Elle me l'indiqua d'un élan de tout son corps.

— Où préfères-tu être, Maria, ici où tu as tout, ou dans ta maison ?

Elle se redressa et se jeta contre moi, sanglotant hystériquement, et désignait la chaumière en brandissant son bras tendu.

— Maria, ma jolie sensitive, ma pauvre petite martyre !... pleurai-je avec elle.

Je réécartai le rideau. En voyant son image adornée du ruban bleu, elle se reprit à rire, d'un rire frais comme une primevère.

Quand je fus au jardin, je levai la tête vers la fenêtre : elle était la moitié du corps à l'extérieur, toujours tendue vers là-bas.

— Maria !

Elle se redressa. Ah ! quelle merveille ! elle m'apparut, avec son corps émacié enveloppé de son ample robe bleue, sa

tête blonde au cou trop long, et ses mains trop fines, comme un des anges jouant des instruments célestes, du tableau de Memling au musée d'Anvers.

Je dus quitter la campagne le lendemain. Le docteur m'assurait, devant les progrès obtenus, que Maria se remettrait complètement, que c'était une question de soins et de temps.

— Docteur, elle peut rester au couvent aussi longtemps qu'il le faudra.

— Alors, madame, je réponds de sa guérison totale.

Je partis tranquillisée.

Quelques jours après, je reçus une lettre du père disant que Maria s'était sauvée du couvent à travers champs, et qu'elle était rentrée chez elle en sa jolie chemise bleue.

«Et puis, madame, elle est presque guérie : nous sommes de pauvres gens, et ma femme dit que nous devons penser à faire travailler cette grande fille de treize ans...»

L'été suivant, me promenant dans les bois, je vis venir une vache, suivie d'une fillette qui boitait et dont le bras pendait le long du corps. Quand elles furent près de moi, je reconnus à peine Maria.

— Maria, fis-je.

Elle s'arrêta, mais ne me reconnut point.

Elle était plus maigre que jamais, sa peau jaune tendue sur les pommettes, ses yeux d'or chassieux, la belle bouche blêmie aux dents crasseuses, ses adorables cheveux blonds, en broussaille, raides de croûtes et de lentes; un haillon bleu l'enveloppait.

— Maria !

Mais ma personne ne lui rappelait rien.

Tout d'un coup, ses yeux s'agrandirent et s'arrêtèrent sur mes cheveux. J'y portais un ruban bleu, coupé à la même pièce que le ruban que je lui avais donné l'année précédente. Je l'ôtais et le lui tendis : elle le prit, le crispa dans sa main et éclata en sanglots; c'est tout ce que je pus en tirer.

Quand je passe par chez eux, j'entends les imprécations de la marâtre contre cette bouche inutile qui mange le pain de son enfant, et, dans les bois, je rencontre Maria et la vache : la bête a un air de créature bichonnée, à côté de cette loque humaine.

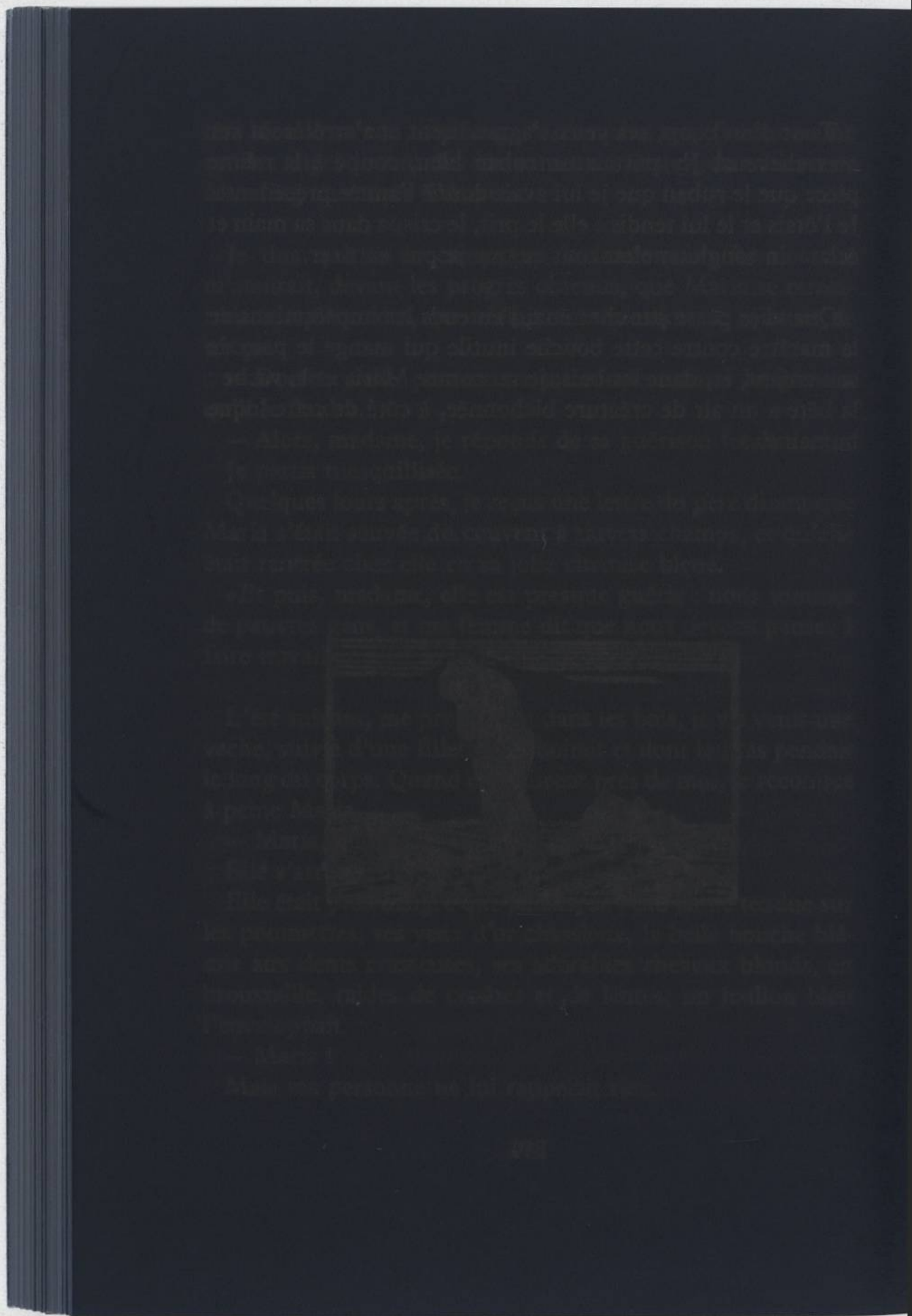


Table des contes

Neel Doff 7

Stientje 11
Abnégation 42
Le Grelotteux 71
J'entre en condition 100
Le lupanar 119
Un soir Mina m'emmena 123
Un lapin 128
Maria 133

Bandeaux d'après Van Ostade, James Ensor, Félicien Rops

ACHEVÉ D'IMPRIMER À BASSAC (CHARENTE) SUR LES PRESSES DE PLEIN CHANT EN MAI 1988. NUMÉRO D'ÉDITION 419. DÉPÔT LÉGAL SECOND TRIMESTRE 1988.

CONSTANT MALVA
Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand

CONSTANT MALVA
Un mineur vous parle

CONSTANT MALVA
Choses & gens de la bure & du Borinage

Marcel Martinet
Actes du Colloque de Dijon, 1981

MARCEL MARTINET
Chants du Passager suivi de *Une feuille de hêtre*

MARCEL MARTINET & LUDOVIC MASSÉ
Correspondance

LUDOVIC MASSÉ
Visages de mon pays

JULES MOUGIN
Usines

MARIUS NOGUÈS
Contes de ma lampe à pétrole

MARIUS NOGUÈS
Grand guignol à la campagne

CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Dans la petite ville

RÉGIS PHILY
Thérésa & autres récits de la vie ordinaire

HENRY POULAILLE
Nouvel âge littéraire

KURT SALOMONSON
Les grottes
Traduit du suédois par Philippe Bouquet

En préparation, des ouvrages de Maurice Bonneff, Jacques Cordier, Josef Kjellgren, Paul Loffler, Louis Nazzi (présenté par Henry Poulaille), Jean Prugnot...

Catalogue sur demande

ÉDITIONS PLEIN CHANT
16120 BASSAC

CONTES FAROUCHES.

Personne n'a parlé de la misère comme Neel Doff : ce livre la fera découvrir dans les différents registres qu'elle utilisa à travers toute son œuvre pour exorciser son insoutenable enfance : on y trouvera des échos et des prolongements de ses récits autobiographiques dans *Le Grelotteux, J'entre en condition, Un lapin;* on aura de très beaux exemples de son talent de romancière avec *Stientje* et *Abnégation,* longues nouvelles où le tragique de l'intrigue a pour décor un quotidien rude et âpre restitué avec une minutie d'ethnographe; *Le lupanar* révélera une fulgurante conteuse; *Un soir Mina m'emmena,* l'observatrice amusée des « mauvais lieux »; enfin, *Maria,* présentera au lecteur la « bonne dame » que fut Neel Doff dans la partie heureuse de sa vie. Anthologie sans doute involontaire de son œuvre, ce livre fut le second qu'elle publia : on remarquera combien son style est étonnamment libre et direct et combien il continue à nous toucher profondément, soixante-quinze ans après la parution de l'ouvrage.

NEEL DOFF.

Née en Hollande en 1858, Neel Doff a connu dans son enfance et son adolescence une misère atroce. Grâce à des leçons que lui fera donner un jeune intellectuel socialisant, Fernand Brouez, qu'elle épousera, elle accède à l'âge adulte à la culture. C'est bien plus tard, vers la cinquantaine, qu'elle prendra la plume et fera revivre, en même temps que son enfance, la vie des parias de ce temps-là, dans un français dépouillé, aussi clair sous sa plume que peut l'être une langue maternelle. Neel Doff mourut en Belgique en 1942.

DISTRIBUTION DISTIQUE PRIX : 60 F